



…ERIE FRANÇAISE



MEUSE

PAR

A. THEURIET



PARIS

CUREL, GOUGIS & Cie

MEUSE

Galerie Française

PUBLIÉE AVEC LA COLLABORATION DE :

Recteurs, Inspecteurs généraux de l'Université, Inspecteurs d'académie, Inspecteurs primaires, Doyens de Facultés des lettres, Professeurs agrégés des lycées et collèges, Publicistes, etc., etc.

Mettre dans les mains de nos écoliers français un livre de lecture qui fasse revivre à leurs yeux et grave dans leur esprit, le passé historique de la terre natale avec son cortège d'illustrations et de célébrités, tel est le but de la « Galerie Française ».

Divisée en quatre-vingt-six volumes — un par département — cette Galerie est, au premier chef, une œuvre de patriotisme et constitue un précieux instrument d'éducation civique : elle élargit heureusement, dans le sens local, jusqu'à ce jour un peu négligé, le champ des connaissances historiques de l'écolier; elle impose à l'esprit de ce dernier le souvenir des gloires ou des mérites d'hommes qui sont nés du même sol que lui et ont immortalisé ce berceau commun, et, réchauffant par là son culte pour la terre de la Patrie, elle exploite noblement, pour la plus pure édification de la Jeunesse, le grand héritage de nos pères, si riche en glorieux exemples, si prodigue de fières leçons.

La rédaction des quatre-vingt-six livres qui composent la « Galerie Française » a été demandée aux plumes les plus autorisées; il suffira de citer quelques noms : MM. Régis Artaud, inspecteur d'académie, chef du Cabinet de M. le Ministre de l'Intérieur, président du Conseil; Compayré, recteur de l'Académie de Poitiers; Causeret, inspecteur d'académie, docteur ès-lettres; Chanal, inspecteur d'académie; Delaage, professeur à la Faculté de Montpellier; Adrien Dupuy, professeur agrégé au lycée Lakanal; A. Durand. secrétaire de l'Académie de Paris; Duplan, inspecteur général de l'Université; E. des Essarts, doyen de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand; Flourens, ancien ministre des Affaires étrangères; Guillon, agrégé d'histoire, docteur ès-lettres; Martel, inspecteur général de l'Université; Métivier, inspecteur général honoraire; Fleury-Ravarin, Conseiller d'Etat; Riquet, professeur à l'Ecole alsacienne; André Theuriet, Sevin-Desplaces, conservateur à la Bibliothèque Nationale; Tranchau, ancien proviseur du lycée d'Orléans; etc., etc.

Chacun des livres de la « Galerie Française » forme un in-18 jésus, tiré sur beau papier, illustré de portraits gravés sur bois et cartonné avec titre spécial.

Prix du volume : 1 fr. 20.

GALERIE FRANÇAISE

MEUSE

PAR

ANDRÉ THEURIET



PARIS

CUREL, GOUGIS & C[ie]

ÉDITEURS

3 et 5, place de Valois

MEUSE

(CHEF-LIEU BAR-LE-DUC)

Le département a une superficie territoriale de 624.261 hectares, divisée en 4 arrondissements, 28 cantons et 586 communes. Sa population est de 291.971 habitants. Il fait partie du seizième arrondissement forestier.

Commerce et industrie : Le département est agricole et manufacturier ; l'agriculture y est très avancée ; elle fournit principalement des bestiaux, des chevaux, des céréales, des vins et du bois. Le travail du fer est la principale branche d'industrie ; il y a des filatures de coton, des fabriques de cotonnades, de lainages, des raffineries, confiseries, distilleries ; des salaisons de porcs considérables ; il s'y fait un débit considérable de boissellerie et de vannerie. Le minerai de fer abonde ; les carrières de belles pierres sont nombreuses, la pierre à chaux s'y rencontre presque partout.

Armée, Justice et Culte : Le département est compris dans le 6e corps d'armée. Cours d'appel à Nancy. Evêché à Verdun, suffragant de Besançon.

Instruction publique : Nancy, siège de l'Académie. Enseignement secondaire : Lycée à Bar-le-Duc ; collèges communaux à Commercy, à Etain, à Saint-Mihiel, à Verdun-sur-Meuse. Enseignement primaire : Ecoles normales d'instituteurs à Commercy et d'institutrices à Bar-le-Duc ; Ecole primaire supérieure de garçons à Vaucouleurs, École primaire supérieure de filles et cours complémentaire de garçons à Commercy. Il y a 951 écoles primaires publiques (305 de garçons, 324 de filles, 319 mixtes) et 88 écoles maternelles recevant 32.251 enfants de 6 à 13 ans. Il y a 348 caisses d'épargnes scolaires et 11 caisses des écoles. Sous le rapport d'instruction des conscrits, le département occupe le 6e rang (sur 90). Le nombre des conscrits de la classe 1892 sachant au moins lire était de 98, 6 sur 100.

LE PAYS ET LES HABITANTS

Le département de la Meuse a été composé avec une grande partie de l'ancien duché de Bar, l'un des trois Evêchés (Verdun), une faible portion du Luxembourg, et une parcelle également peu importante de la Champagne. Sa configuration est celle d'un ovale allongé dont le gros bout est formé par les cantons d'Ancerville, Montiers, Gondrecourt et Vaucouleurs, et dont la pointe, Montmédy, s'enfonce entre les Ardennes et le Luxembourg.

Une rivière, qui lui a donné son nom, la Meuse, le parcourt diagonalement du sud-est au nord-ouest, et ses eaux poissonneuses baignent successivement les villes de Vaucouleurs, Commercy, Saint-Mihiel, Verdun, Dun et Stenay, — coupant ainsi le département en deux segments à peu près égaux. A partir des crêtes de droite, les vastes plaines de Woëvre étendent dans le segment oriental leurs uniformes et monotones terres à blé ; le segment occidental est plus montueux, et de Montiers à Stenay, de nombreuses et importantes forêts en couvrent les versants et les plateaux accidentés. Les massifs boisés de Trois-Fontaines, du Juré, de Bellenoue et de Belval se relient presque sans solution de continuité à la profonde forêt d'Argonne, qui s'allonge elle-même, avec ses gorges étroites et ses hautes clairières, jusqu'aux approches

de Stenay. Dans cette contrée, les cours d'eaux abondent : c'est l'Ornain grossi de la Saulx, de l'Oignon et de la Chée, qui arrose les cantons de Gondrecourt, de Ligny, de Bar-le-Duc, de Revigny et va se jeter dans la Marne, au-dessous de Vitry-le-François ; ce sont la Biesme, la Presle, l'Aire et la Cousance qui côtoient la base de l'Argonne et vont se mêler à l'Aisne, à son entrée dans le département des Ardennes. Aux environs de Saint-Mihiel, et surtout sur les versants les mieux exposés de la vallée de l'Ornain, de riches vignobles se succèdent. Les principaux traits distinctifs de la physionomie du territoire Meusien sont les bois, les vignes et les prés, mais surtout les bois. La Meuse est avec les Vosges, la Haute-Marne, la Côte-d'Or et la Nièvre, l'un des département les plus forestiers. La contenance totale de ses forêts est de 139.156 hectares, c'est-à-dire de plus du quart du territoire départemental.

Le chef-lieu de la Meuse est Bar-le-Duc ; une petite ville de 16.000 âmes environ, arrosée par la rivière d'Ornain, bâtie moitié sur une colline et moitié dans la vallée. Cette cité, si modeste d'aspect et si peu animée actuellement, a eu ses jours de célébrité et d'agitation, lorsqu'elle était la capitale du duché de Bar. François Ier y vint, en 1517, tenir sur les fonts baptismaux le fils aîné du duc Antoine ; en 1559, François II et Marie Stuart assistèrent au château ducal à des fêtes brillantes où l'on dansait des ballets, où l'on jouait des mascarades et où l'on chantait des vers composés par Ronsard. Louis XIII, en 1632 et Mazarin, en 1651, assiégèrent Bar-le-Duc ; à la suite du dernier siège, Louis XIV fit démanteler le château et raser les tours de la ville haute, à l'exception de la

seule tour de l'Horloge qui domine encore aujourd'hui la vallée et où le couvre-feu sonne toujours, à huit heures en hiver, à neuf en été. De ces antiques splendeurs, il ne reste plus que quelques vieux hôtels du XVIe et du XVIIe siècle, et entre autres, un ancien logis de l'époque de la Renaissance, qui servit d'Hôtel de Ville au XVIIIe siècle et où maintenant on a installé le Musée municipal.

Parmi les autres localités importantes du département, il faut citer d'abord, en remontant l'Ornain, la petite ville de Ligny, une autre grandeur déchue. Ligny eut jadis pour seigneurs les comtes de Luxembourg, et c'est d'un seigneur de Ligny, Valéran de Luxembourg, que sont sorties toutes les branches de cette famille qui compte parmi ses ancêtres la fée Mélusine, et qui a donné à l'Allemagne cinq empereurs, des rois à la Bohème, des connétables et maréchaux à la France. De l'ancien château de Ligny, il ne reste plus qu'une tour dite la *Tour de Mélusine*, et un ancien parc planté de beaux arbres, arrosé par l'Ornain et transformé en promenade publique. Dans l'église paroissiale on remarque une image de la Vierge, peinte sur soie et douée, prétend-on, de vertus miraculeuses. La tradition populaire veut qu'elle ait été peinte par saint Luc ; mais les antiquaires, moins épris du merveilleux, attribuent tout simplement cette peinture à un artiste italien du XIIe siècle, nommé *Santo Lucca*.

Commercy, chef-lieu d'arrondissement, est situé sur la rive gauche de la Meuse. Dans cette ville, le dernier souverain de la Lorraine, Stanislas, avait établi une de ses résidences. A la mort de Stanislas, les parcs et les jardins qui s'étendaient jusqu'à la fo-

rêt de Commercy et qui avaient été décorés dans le goût de ceux de Versailles, disparurent complètement. Il ne resta que le château, devenu une caserne de cavalerie. La façade septentrionale, avec sa terrasse surmontée d'un balcon monumental, domine la vallée. Sur l'une des places de cette silencieuse petite ville, on remarque la statue de don Calmet, l'historien de la Lorraine. Quelques usines métallurgiques constituent l'industrie locale ; mais le principal produit auquel Commercy doit son renom est une friandise ; — une pâtisserie exquise et fondante, connue sous le nom de *Madeleine* de Commercy. — A cinq kilomètres S. E. de Commercy, se trouve le village de Ville-Issey, qui appartenait, au XVIIe siècle, au fameux cardinal de Retz. Il y possédait une maison de campagne, située au bord de la Meuse, où il fut envoyé en exil et où il écrivit ses célèbres *Mémoires*. Le pavillon, qui lui servait de cabinet de travail, existe encore et est aujourd'hui devenu maison commune.

Si l'on descend le cours de la Meuse, on arrive après de nombreux circuits à Saint-Mihiel, qu'on aperçoit adossé à un coteau vignoble et flanqué de six blocs de roche, qui dressent leurs énormes tours calcaires de l'autre côté de la ville et semblent faire sentinelle dans la direction de Verdun. Saint-Mihiel est le chef-lieu judiciaire du département. La cour d'assises y tient ses sessions dans un palais de justice qui fut jadis un vaste couvent de Bénédictins ; c'est également dans les dépendances de cet ancien monastère qu'on a installé le collège et la bibliothèque. Dans la rue du Rempart, on remarque plusieurs vieux logis curieux ; mais ce qui fait l'orgueil de Saint-Mihiel, c'est le groupe de statues, œuvre de Li-

gier Richier, connu sous le nom du *Sépulcre*, et qui se trouve dans l'église de Saint-Etienne, restaurée vers 1550. C'est le chef-d'œuvre de l'art lorrain du XVIe siècle. Les figures, notamment celles du Christ, de la Vierge et de la Madeleine, sont remarquables de beauté et de vérité. Une rare perfection d'exécution, une étonnante sincérité et en même temps un sentiment profond donnent à ce groupe une vie et une grandeur admirables.

En quittant Saint-Mihiel et en continuant à suivre le cours de la Meuse, on traverse le pays boisé où se trouve l'ancien ermitage de Benoite-Vaux, puis après avoir laissé Ancemont, Dugny et Druye, on a bientôt devant soi Verdun, qui s'élève en amphithéâtre au bord de la rivière et qui est couronné par son évêché monumental et sa cathédrale bâtie au XIIe siècle. On pénètre dans la ville par une porte bastionnée, flanquée de deux tours et nommée la *Porte-Chaussée*. La Meuse coule dans les quartiers bas de Verdun qui, comme toutes les villes fortifiées, a resserré le plus qu'elle a pu ses rues entre la rivière et l'escarpement du côteau. Une promenade plantée d'arbres et arrosée par un bras de la Meuse contourne agréablement la base des hauts quartiers. Des rues montantes assez larges, mais médiocrement pavées, conduisent à ces quartiers élevés et solitaires qui environnent la cathédrale. Comme toutes les villes des Trois-Evêchés, Verdun renfermait un grand nombre d'abbayes. L'une des plus célèbres était l'abbaye de Saint-Vannes, construite au XIe siècle. Louis XIV, lorsqu'il fit renforcer les fortifications de la citadelle, avait ordonné qu'on l'épargnât ; en 1825, ce qui restait de ce monument a disparu pour faire place à une caserne.

Verdun est avant tout une ville de guerre et ses ressources industrielles sont médiocres ; on y fabrique cependant deux produits qui ont rendu son nom cher aux dames et aux enfants : — des broderies et des dragées.

Au-delà de Verdun, la Meuse traverse un certain nombre de gros bourgs peu remarquables et peu connus, à l'exception de Dun, ancienne ville fortifiée, patrie du pape Etienne X, et de Stenay, qui fut jadis une place forte et qui fut assiégé par Louis XIV. Cette petite ville est située sur la rive droite de la rivière, en face de vastes prairies et de côteaux couronnés de bois. Ses rues irrégulièrement percées, sont larges et bordées de maisons bien bâties ; celles qui avoisinent la place présentent une rangée d'arcades qui leur donnent assez grand air.

A trois lieues de Stenay, au milieu d'une ceinture de forêts, se dresse la dernière ville du nord du département, perchée sur son rocher comme une sentinelle avancée — Montmédy, chef-lieu de l'arrondissement qui porte son nom et ancienne capitale du comté de Chiny. — Occupé au XVIe siècle par les Espagnols, fortifié plus tard par Vauban, Montmédy se partage en haute et basse ville. La ville basse, baignée par la Chiers qui roule ses eaux limoneuses au pied du rocher, contient un quartier de cavalerie, une église et un hôpital. Vue de la prairie, la ville haute, avec ses fossés, ses hautes murailles à pics et ses huits bastions, a un aspect très pittoresque dans son austérité. Du haut des remparts, dont on peut faire le tour en cinq minutes, on a une vue fort belle sur les grandes forêts d'Iré-les-prés et sur les collines lointaines du Luxembourg belge.

Nous citerons encore parmi les petites villes de la Meuse ayant un intérêt pittoresque ou historique: Clermont, ancienne capitale du Clermontois, situé à la lisière de la forêt d'Argonne ; Varennes où Louis XVI, avec sa famille, fut arrêté dans la nuit du 21 au 22 juin 1791, par Drouet, le maître de poste de Sainte-Menehould ; Etain, l'ancienne cité austrasienne ; Vaucouleurs enfin, bâti en amphithéâtre sur un côteau qui domine le cours de la Meuse et que le nom de Jeanne d'Arc a rendu célèbre. C'est en effet le gouverneur de Vaucouleurs, Robert de Baudricourt qui, en 1428, se décida à seconder les patriotiques inspirations de la *Pucelle*, et c'est de Vaucouleurs que partit Jeanne d'Arc « pour aller vers le roi Charles VII et lui aider à chasser les Anglais du royaume. »

Presque tous les monuments d'architecture religieuse, dignes d'être signalés, se trouvent dans l'arrondissement de Montmédy : l'église de Mont-devant-Sassey, monument historique, renfermant une crypte romane et un beau portail du XIIIe siècle ; celle d'Avioth, qui est un charmant spécimen du style ogival flamboyant, et enfin le cimetière espagnol de Marville Au sud du département, il n'y a guère à noter que le *Sépulcre* de Saint-Mihiel, dont on a parlé plus haut, et le portail Renaissance de l'église de Rembercourt-aux-pots (canton de Vaubecourt.)

La Meuse est de tous les départements celui qui, à raison de sa population, est le plus avancé sous le rapport de l'enseignement primaire. On y rencontre peu d'illettrés. L'usage de la langue française y est maintenant général et la nouvelle génération, sauf dans quelques villages perdus au fond des bois, n'y parle presque plus le vieux dialecte local, le patois

meusien, une des formes de l'ancien idiome lorrain qui tend à disparaître. Cet idiome, très répandu autre fois dans la Meuse, les Vosges, la Meurthe et le pays Messin, s'était formé du latin rustique. Abandonné aux paysans et aux petites gens des villes, il s'était développé librement, suivant parfois le latin de plus près que ne l'a fait le français, comme, par exemple, dans ces vocables ; *marander*, (goûter), en latin *merinda ; manre* (mauvais), latin *minor ; fieur*, dehors, latin *fori ;* venir *à jubé* (au commandement), latin *jubere.* Quelques mots avaient des origines germaniques : *hodé* (fatigué), en allemand *müde* : *groller*, gronder, allemand *grollen ; tumer*, verser à boire, allemand, *tummler*, (verre à boire), etc.

La caractéristique de l'esprit meusien est la prudence reposant sur un riche fond d'énergie et d'activité. L'habitant de la Meuse est sobre, laborieux, économe, peu artiste, peu imaginatif, positif, avec une tendance à l'humeur gouailleuse. La devise du Barrois est : « Plus penser que dire » et les indigènes continuent à s'y conformer. Ils réfléchissent beaucoup et parlent peu. Ils sont hommes d'action plutôt qu'orateurs. Le paysan aime la terre et la travaille avec amour et intelligence. Il vit beaucoup de la vie familiale, est très serré en affaires, très pratique, mais aussi très gai à ses heures, avec une pointe de plaisanterie narquoise qui ne manque pas de saveur, et aussi un mélange très curieux de méfiance et de naïveté. Pour mieux faire connaître le caractère original, des paysans de la Meuse ainsi que leurs mœurs, leur patois et le paysage dans lequel ils se meuvent, je me permets de reproduire ici quelques détails de la vie campagnarde, pris sur nature :

« La veillée ou la *sisue*, comme on l'appelle dans le Verdunois, se fait chez la Chouïlle, dont la maison située à l'autre bout du village a été choisie, d'abord parce qu'elle contient une vaste cuisine avec une cheminée à l'avenant, puisparce que la Chouïlle est veuve, et que cette absence d'un mari donne des coudées plus franches à la compagnie. La Chouïlle, de son côté, étant d'humeur joviale et aimant la société, prête d'autant plus volontiers sa cuisine qu'elle y trouve doublement son profit, car chaque veilleur apporte sa bûche ou son huile. On fait bon feu, on *recine*[1] avec des noix et des pommes tapées, arrosées de vin blanc ; de plus on conte de joyeux contes èt on daube largement sur le prochain, ce qui ne gâte rien.

Accompagnées par le bourdonnement des rouets et le murmure frais du ruisseau qui passe derrière la maison, les causeries ne chôment guère. Tantôt les garçons tiennent le dé, tantôt les femmes jabotent toutes ensemble : — Affaires de ménage, discussions sur la valeur des champs, médisances sur le tiers et le quart, tout cela se mêle, formant chaque soir la gazette du village. Quand la conversation générale languit, une commère interpelle Doudou Pierron, toujours prêt à la riposte :

— Père Doudou, contez-nous une histoire !

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous raconte ?

— Racontez-nous le loup blanc que vous avez rencontré au chemin de Souilly, ou les sorts qu'on avait jetés à vos chevaux.

[1] *Reciner*, en patois meusien, faire un second souper léger, assez avant dans la nuit.

— Non, je vous dirai un conte qui est arrivé dans le temps passé.

Et Doudou, avec le sourire malin qui n'abandonne guère ses lèvres, commence, tout fier de l'attention qu'on lui prête :

— Une fois [1], Saint Pierre et le Bon Dieu dévalaient de la côte de Récourt pour aller passer d'sus le pont de Tilly. « Mâte, dit saint Pierre, j'a vu ein lieuve qu'âteu aussi gros qu'ein chevau. — Donne-toi d'garde, dit l'bon Dieu, j'allons passer sus l'pont de Tilly ; tourtous lo mentoux cheuyent dessous au mitan de l'eau. » Ein peu pus lon, saint Pierre, qui n'ateu-me trop à s'n'aise, reprit : « Le lieuve que j'a vu m'ateu-me tot d'même comme ein chevau, mâ l'ateu bein comme ein âne. — Méfie-teu, que dit l'Bon Dieu, j'allons bentôt passer le pont ! — Le lieuve, fit alors saint Pierre, ateu comme ein renard, là ! — Veci le pont ! — Eh ben, mâte, je ne veux-me choir dessous ; la vraie vérité, c'est que le lieuve que j'a vu n'ateu-me pus gros qu'ein aute. »

Il faut entendre Doudou mimer le dialogue du Saint et du Bon Dieu ; il y met tant de naturel, et les hâbleries prudentes de saint Pierre sont si bien dans le caractère du conteur, que l'histoire a l'air de lui être arrivée. Toutes les bouches s'épanouissent largement, toutes les poitrines sont secouées par de gros éclats de rire... »

« L'Argonne étend ses masses boisées entre les plateaux du Verdunois et les plaines crayeuses et mono-

[1] On a conservé à ce récit populaire sa forme patoise afin de donner une idée du dialecte meusien.

tones de la Champagne. Longue de quinze lieues et faisant suite à la chaîne des Ardennes, cette forêt aux terrains tourmentés, aux mornes clairières, aux gorges escarpées, a un caractère de sauvage grandeur. Peu de routes la traversent. A l'exception d'une ancienne voie romaine qu'on nomme la *Haute-chevauchée*, on n'y rencontre guère que sentiers abrupts, à demi cachés sous les fougères, et conduisant à quelque scierie installée au bord de l'eau ou à quelque village enfoui en plein bois. Au fond de ces gorges et sur ces clairières vit une population à part : sabotiers nomades, braconniers intrépides, charbonniers maigres et songeurs, verriers pauvres comme Job et fiers comme le Cid ; — tous gens hardis, amoureux de liberté et de franches lippées, buvant sec, parlant haut, ayant les jarrets solides, la poigne lourde et le coup d'œil juste. Au milieu des vulgarités des pays à *blé*, l'Argonne profonde, solitaire et mystérieuse, s'élève comme une verdoyante forteresse où se sont réfugiés les types romanesques et curieux d'un autre âge. L'automne imprègne ses futaies brumeuses d'une tristesse pénétrante ; en hiver, la voix grondante des eaux grossies par la fonte des neiges semble un écho des héroïques combats de 92, dont ses défilés ont été le théâtre ; mais quand vient le printemps, toutes ces lignes sévères s'adoucissent, toute cette rudesse s'amollit ; les hêtres bourgeonnent, les pentes sablonneuses refleurissent, les sources chantent au lieu de gronder, et l'Argonne, sans cesser d'être sauvage, devient fraîche et plus hospitalière....

La Biesme, coulant entre des prairies doucement mamelonnées, divise en deux parties inégales cette région boisée, qui tranche absolument par la nature

de son sol accidenté et par les mœurs de ses habitants sur la physionomie des pays environnants. Pauvres, ignorants, à demi sauvages, les paysans y demeurent isolés du reste de la province, vivant uniquement de la forêt et ne connaissant d'autre aristocratie que celle des gentilshommes verriers, souvent aussi dépenaillés et illettrés qu'eux-mêmes.

Venus, dit-on, de la Normandie, ces verriers étaient établis en Argonne depuis un temps immémorial. On les y trouve déjà installés sous le règne de Philippe le Bel, qui, par lettre royale datée de 1314, déclara que les gentilshommes de Champagne travaillant aux verreries ne dérogeaient pas à la noblesse. Ce privilège fut confirmé plus tard par Henri III, et Henri IV lui-même ne dédaigna pas de s'occuper des verriers. La manière dont ils lui furent présentés mérite d'être rappelée. — C'était au commencement de mars 1603, et le roi se rendait à Metz avec Marie de Médicis ; comme on descendait la côte des Chalaides, au sortir de Sainte-Menehould, plusieurs gentilhommes débouchèrent de la lisière du bois et coururent au-devant de la voiture. « Qui sont ces gens-là ? demanda le roi. – Sire, répondit le postillon, ce sont des souffleurs de bouteilles. » Le Béarnais se mit à rire ; les mauvaises langues prétendent même qu'il se permit sur leur compte une plaisanterie assez salée. La voiture ne s'arrêta pas, car il tombait une petite pluie fine, il *mousinait*, comme on dit dans le pays, et on avait déjà perdu beaucoup de temps à écouter la harangue des notables de Sainte-Menehould ; mais Henri IV fit prendre les placets des verriers, et peu de jours après leur accorda de nouvelles lettres patentes.

Ces gentilshommes, demi-artistes, et demi-aventuriers, avaient été sans doute attirés dans l'Argonne par les ressources nombreuses que le pays offrait à leur industrie. Un sable pur y foisonnait dans les bruyères, et les bois, peu exploités, donnaient le charbon à discrétion. En outre, les retraites giboyeuses des défilés, les eaux poissonneuses de la Biesme, étaient faites pour retenir des gens qui aimaient la bonne chère et avaient toujours eu du sang de braconniers dans les veines. La forêt leur plaisait et ils y prospérèrent. Dès 1530, Nicolas Volcyr, historiographe de Lorraine, vantait « les belles *voirrières* des boys d'Argonne. » Le dix-septième siècle fut leur âge d'or. Colbert avait augmenté leurs privilèges et assuré leur monopole. Ils inondaient de leurs bouteilles la Lorraine, la Champagne et la Bourgogne, gagnaient gros et dépensaient d'autant, faisant chère lie, menant grand train et ayant nombreuse lignée. Les aînés succédaient au chef de famille dans la direction de la verrerie, les cadets ne rougissaient pas de leur servir d'ouvriers ; quelques-uns cependant devenaient gens d'épée ou gens d'église ; l'un d'eux, Nicolas de Condé, fut de la Compagnie de Jésus et prononça une oraison funèbre du roi Louis XIII. Les filles épousaient des verriers du voisinage ou se faisaient religieuses. Dédaignés de la noblesse territoriale, qui raillait leurs occupations manuelles et les appelait des gentilshommes de *verre*[1], ils se tenaient fièrement à l'écart, ne frayant

[1] « Petit gentilhomme de verre,
Si vous tombez à terre,
Adieu vos qualités. »

(Epigramme de Maynard.)

qu'avec leurs confrères, et rendant avec usure aux bourgeois les mépris hautains des nobles familles du voisinage.

La révolution de 1789 apporta un rude coup à leur prospérité en anéantissant leur monopole. Mais aujourd'hui encore ils ont en grand mépris les roturiers, qu'ils tiennent à distance et qu'ils appellent des *sacrés-mâtins*; ils ne se marient guère qu'entre eux. La plupart vivent très pauvrement et ont adopté les mœurs et le costume des paysans au milieu desquels ils habitent ; quelques-uns, fatigués de leur oisiveté, ont pris du service et sont devenus de bons officiers. »

MŒURS ET COUTUMES

A mesure que les patois disparaissent, les vieilles coutumes locales tendent également à se perdre. Depuis que les voies de communication se sont multipliées, les relations avec le dehors sont devenues plus fréquentes, les populations se sont davantage mêlées ; de là un effacement dans les mœurs, le costume et le langage. Encore quelques années et on aura peine à retrouver dans les campagnes meusiennes les anciens usages qui constituaient leur physiomie orignale.

Dans le Clermontois et le Verdunois, quelques coutumes du temps jadis subsistent encore, comme les cérémonies mortuaires, les veillées et les *trimâ-*

zos. Mais il faut se hâter de les observer et de les décrire, car elles tombent déjà en désuétude et les générations nouvelles sont en train de les oublier.

Dans quelques villages du centre, la veillée des morts se fait avec une certaine solennité. Dès qu'un paysan est décédé et couché sur son lit funèbre, la maison est ouverte à tous pendant la nuit et le jour qui précèdent l'enterrement. Le village entier vient défiler dans la chambre mortuaire et y marmoter un *oremus*, en aspergeant le défunt avec la branche de buis qui trempe dans l'eau bénite. Cette dévote procession, où il entre parfois autant de curiosité que d'intérêt, se prolonge fort avant dans la nuit. Le mort est veillé par des parents et par des commères, qui servent à la fois d'ensevelisseuses et de pleureuses. Pendant la veillée, ces femmes se relaient auprès du corps. Accroupies sous la grande cheminée de la cuisine, pour restaurer leurs forces et pour chasser les miasmes, elles confectionnent du vin chaud qu'elles boivent en murmurant des regrets et des éloges à l'adresse du défunt. Ces entretiens funèbres, un peu analogues aux *voceri* corses, mais bien plus prosaïques, consistent en formules assez banales et qui varient peu : « Ah ! le pauvre cher ami, le pauvre garçon, comme Il s'en est vite allé !... Il n'a pas eu le temps de se voir mourir !... Ah ! la pauvre chère mignonne créature !... Sainte mère de Dieu, qui m'aurait dit que je pleurerais à son enterrement !... etc. » — Après le service religieux et l'enterrement, les parents, les amis et même les simples relations, sont conviés dans la maison mortuaire à un repas qu'on nomme l'*Obit*. Ce repas funéraire commence gravement et silencieusement, mais à mesure que les

plats se succèdent et que les bouteilies se vident, les conversations à haute voix deviennent plus animées. Au dessert, le plus ancien des convives se lève et entonne le *De profundis* à la mémoire de celui qui est parti. Il n'est pas rare que l'*Obit* dégénère en buveries et en ripailles peu dignes de la circonstance et fort désagréables pour les parents véritablement affligés. Aussi, dans beaucoup de familles aisées, rachète-t-on l'*obit* au moyen d'une somme d'argent, distribuée aux gens du village qui ont suivi le convoi.

L'épanouissement du printemps amène un usage plus poétique, c'est la promenade des *Trimâzos*.

Le matin du 1er mai, les enfants vont de porte en porte quêter pour l'autel de la Vierge, en chantant la vieille chanson dite des *Trimâzos* :

Voici le mai, avril passé,
Je n'puis tenir mon cœur de joie.
Tant aller, tant danser,
Vous aller, moi chanter.
Trimâzos !

C'est le mai, le mois de mai,
C'est le joli mois de mai.

J'avons passé parmi les champs,
J'avons trouvé les blés si grands,
Les avoines vont se levant,
Les aubépines verdissant.
Trimâzos !

Allégre et vive chanson ! On y sent palpiter tout l'émoi d'un cœur simple à la vue du printemps. Elle est toute résonnante de la joie des jours devenus plus longs, des soleils plus chauds, des blés plus verts et

plus drus. A l'arrivée de la troupe chantante, les ménagères apprêtent leur cadeau qui consiste le plus souvent en œufs frais qu'on dépose dans le panier orné de rubans bleus. Tant pis pour la ménagère avare qui laisse tomber dans la corbeille une trop maigre offrande ! On la salue en partant de ce couplet gouailleur :

J'avons chanté, j'vous déchantons.
J'vous souhaitons autant d'enfants
Qu'il y a d'pierrettes emmi les champs ;
Ni pain ni pâte pour les nourrir.
Ni ch'mise ni toile pour les couvrir.
Trimâzos !

Parfois le *Trimâzo* a des tendances satiriques comme dans ce couplet patois :

J'a vu mout d'choses depuis trente ans,
Que j'n'avais m'vu dans mon jeune temps.
J'a vu des femmes et des *bacelles* (filles)
Se faire passer pour des mam'selles.
Trimâzos !

D'autres fois il a un naïf accent religieux :

Ce n'est pas pour nous le présent.
C'est pour la Vierge et son enfant.
Ell'priera son fils qu'il vous mène
Au Paradis, encor bien mieux,
Qu'il vous mène dans les cieux.
Trimâzos !

Chaque village brode sa variante sur le vieux thème du Trimâzo lorrain. Ce dernier couplet a été recueilli

aux environs de Metz, non loin de Gravelote. Hélas ! on ne l'y redit plus, on n'y a plus le cœur à chanter. Mais si les voix se taisent, les âmes se comprennent.

Les hommes remarquables nés dans la Meuse appartiennent pour la majeure partie au monde militaire. Ce département aux terres fortes et aux eaux vives a produit surtout des gens de guerre et des caractères solidement trempés pour la lutte : François de Guise, François de Chevert, et plus près de nous les maréchaux Exelmans, Oudinot, Gérard, etc. Parmi les historiens on peut citer Dom Calmet ; parmi les jurisconsultes, Henrion de Pansey. Le célèbre horloger du XVIII[e] siècle, Lepaute, est né à Montmédy. Le pays meusien, si riche en hommes de guerre, est assez pauvre en artistes et en hommes d'imagination. Notre sol pierreux et boisé met de longues années et emploie de longs efforts pour produire un artiste. Mais quand il en produit un de loin en loin, il le fait robuste et original, comme Ligier Richier, le sculpteur du *Sépulcre* de Saint-Mihiel. Tout récemment, nous avons vu se développer et s'épanouir d'une façon toute remarquable un autre enfant du terroir, le peintre Jules Bastien-Lepage, né à Damvillers et trop tôt enlevé à l'art par une maladie qui ne pardonne pas.

Nous aborderons cette galerie biographique par la section des illustrations militaires.

I. —SOLDATS ET MARINS

Bar (Antoine de Lorraine, duc de) (1480-1544.)

Antoine, fils aîné de René II de Vaudimont et de Philippe de Gueldres, succéda à son père comme duc de Lorraine et de Bar. Il se distingua à la bataille d'Agnadel et à celle de Marignan ; (1509 et 1515.) De retour en Lorraine, il fixa sa résidence au château de Bar et y reçut la visite du roi François Ier. Lorsque le protestantisme fit invasion dans son duché, il se distingua par la rigueur avec laquelle il traita les partisans de la religion réformée. Ce duc, surnommé le *Bon*, on ne sait au juste pourquoi, persécuta violemment les protestants et promulga un édit qui les bannissait sans pitié du sol lorrain. Dans son acharnement contre ceux qu'il appelait « les sectateurs de l'église dite réformée » il n'épargna même pas un grand artiste, Ligier Richier, qu'il avait d'abord encouragé et protégé. Le sculpteur de *Sépulcre* et du cinotaphe de René de Châlons, n'obtint pas grâce devant lui et fut forcé de prendre le chemin de l'exil. Antoine mourut en 1544.

Guise (François de Lorraine, duc de) (1519-1563).

On raconte que le 17 août 1540, au moment où celui qu'on appelait le bon duc Antoine, quittait le seuil du château de Bar pour se rendre à l'office de l'église Saint-Maxe, un homme robuste, joufflu, guêtré jusqu'aux genoux, vêtu d'une blouse comme un paysan, aborda brusquement l'altesse, et en pré-

sence de deux tabellions qu'il avait amenés avec lui, la somma de le mettre en possession de sa légitime. Or, ce rustre n'était autre que Claude de Lorraine, frère cadet du duc, qui venait réclamer sa part dans la succession de leur père commun, le feu duc René. On



ajoute que le bon duc Antoine, étourdi de cette algarade, put à peine articuler quelques mots. Les deux notaires dressèrent acte de l'entrevue, mais il est probable que Claude ne put obtenir satisfaction, car peu après il quitta la Lorraine et le roi de France Louis XII lui donna des lettres de naturalisation. Il prit du service en France, se battit vaillamment et obtint de François Ier, en récompense de ses services, la terre de Guise érigée en duché-pairie. — Avant de s'expatrier, il avait eu un premier fils, François, né en 1519,

au château de Bar, qui hérita du titre de duc de Guise et qui devint l'un des hommes les plus populaires du temps. François de Guise possédait non seulement un de ces courages chevaleresques, fréquents alors dans cette société du XVIe siècle où l'on aimait les tournois et les bons coups d'épée, mais il avait encore la capacité, moins commune, de diriger les affaires. Affable, habile et hardi, François servait avec zèle aux batailles comme aux conseils ; aucun chef de parti ne réunissait de plus belles et de plus hautes conditions d'homme de gouvernement. Lui et son frère le cardinal, furent, comme l'a dit Montesquieu, « extrêmes dans le bien et dans le mal qu'ils firent à l'Etat. » La réputation de François était immense dans toute l'Europe. Dans les documents espagnols il n'est appelé que *el gran capitan de Guisa*. Il fut une des maîtresses physionomies du XVIe siècle et sut dominer par son habileté et son énergie les guerres religieuses qui alors ensanglantèrent la France. — A trente-trois ans, il n'était que commandant d'une compagnie de gendarmes. Rappelé d'Italie dans la crise de la monarchie luttant avec l'Espagne, il fut nommé lieutenant-général dans les Trois-Evêchés, (1532) et soutint l'année suivante contre Charles-Quint le siège de Metz. En 1554, il se signala à la bataille de Rents. Après la malheureuse bataille de Saint-Quentin, il délivra Paris menacé par les Espagnols et fut nommé lieutenant-général du royaume. Il s'empara de Calais en 1558 et chassa définitivement les Anglais de France, puis reprit Ham et Thionville aux Espagnols. Après la mort de Henri II, il gouverna la France avec son frère le Cardinal, au nom de François II et devint le chef du parti catholique. Il prit une large part aux

guerres de religion. La conjuration d'Amboise faillit le perdre ; mais, après la mort de François II, Catherine de Médicis eut de nouveau recours à son influence pour se défendre contre le prince de Condé et l'Amiral de Coligny qui étaient les chefs du parti protestant. Guise marcha contre l'armée rebelle, emporta d'assaut la ville de Rouen, gagna la bataille de Dreux. Il allait s'emparer d'Orléans, lorsqu'en 1563 il fut tué d'un coup de pistolet par un gentilhomme protestant, nommé Poltrot de Méré.

De Saint-Balmont (Alberte-Barbe) (1607-1660).

Alberte-Barbe d'Ernecourt, fille de Simon d'Ernecourt, naquit au château de Neuville-en-Verdunois, le 14 mai 1807. Elle épousa en 1624 Jacques d'Haraucourt, seigneur de Saint-Balmont. Dans les annales du Barrois, elle est surtout connue sous le nom de la *Dame de Saint-Balmont* ou la *Dame de Neuville*. Pendant les guerres désastreuses dont le Barrois fut le théâtre au XVIIe siècle, le pays fut ravagé presque concurremment par les Suédois, par les troupes des ducs de Lorraine et les armées du roi de France. En ces temps troublés où les misérables populations des campagnes étaient tour à tour victimes des Lorrains et des Français, la dame de Saint-Balmont se conduisit comme une héroïne. Habillée en homme, chevauchant à la tête de ses gens d'armes, elle réprimait les brigandages des pillards, secourait les blessés des deux partis et se faisait respecter de tous les belligérants. Après avoir mené pendant des années cette périlleuse et vaillante existence d'amazone, elle mourut au château où elle était née, le 22 mai 1660.

Chevert (François de) (1695-1769.)

Lieutenant général des armées du Roi, François de Chevert, né en 1695 à Verdun, d'une famille obscure, est l'exemple de ce que peuvent le courage et l'honnêteté joints au mérite. Il s'engagea à 11 ans dans un régiment d'infanterie et conquit tous ses grades à la pointe de l'épée. Pendant la campagne de Bohême, en 1741, il était lieutenant-colonel et fut désigné pour commander les grenadiers à l'escalade de Prague. La ville fut prise et il fut nommé brigadier (général de brigade). Après la capitulation de Prague, il fut envoyé en Dauphiné et en Italie, où il fut nommé maréchal de camp en 1744, et lieutenant-général en 1748. Il contribua en 1757 au succès de la bataille d'Hastenberk. Il mourut à Paris en 1769 et fut inhumé à St Eustache. On peut voir son tombeau dans l'une des chapelles latérales de cette église et y lire cette épitaphe attribuée à Diderot : « Le titre de Maréchal de France a manqué, non pas à sa gloire, mais à l'exemple de ceux qui le prendront pour modèle. » On lui a élevé une statue à Verdun, sur la place qui porte son nom.

Grimoard (Philippe Henri de) général de division, écrivain militaire (1753-1815.)

Ce général, élevé pour la carrière militaire, fut de bonne heure remarqué à cause de son aptitude aux études stratégiques.

Au commencement de la Révolution, il travaillait dans le cabinet du roi pour la partie militaire et il fut un des auteurs du plan de la campagne de 1792. Les notes et les différentes pièces qui lui avaient servi

pour ses travaux furent transportées plus tard au Comité de Salut-Public, qui y puisa de précieux renseignements.

Il publia de nombreux ouvrages et entr'autres : *Essai théorique sur les batailles. Histoire des campagnes de Turenne. Histoire des conquêtes de Gustave Adolphe. Tableau historique de la Guerre et de la Révolution en France.* Ces différentes œuvres, dans lesquelles il y avait un sentiment de vif libéralisme, déplurent à l'Empereur qui fit suspendre la publication de quelques-unes d'entre elles.

Le nom de Grimoard est peu connu de notre génération ; mais il mérite de l'être davantage, car c'est aux connaissances sérieuses de ce général, né dans un bourg voisin de la frontière, que sont dus sans doute quelques-uns des succès des armées de la République.

Morland (François Louis). Né à Souilly en 1771, mort en 1805.

Ce nom est celui d'un soldat qui ne s'est fait connaître que par sa bravoure. Il s'engagea comme volontaire en 1790 et se fit remarquer par son courage pendant les guerres de la République, ce qui n'était pas facile puisque tous les soldats étaient braves. Il fit rapidement son chemin à cette époque où l'on gagnait un grade par bataille. Nous le voyons colonel en 1805, et il trouva la mort sur le champ de bataille d'Austerlitz.

Son corps fut ramené à Paris et fut donné — l'histoire ne dit pas pourquoi — à l'Ecole de Médecine. On l'enferma dans une des vitrines du musée d'anatomie ou il était connu sous le nom de la *momie*.

En 1818, sa famille le réclama et on le transporta dans son pays où il fut enterré.

On a donné son nom à un des quais de Paris, le quai Morland.

Exelmans (René Joseph Isidore, comte) Maréchal de France né à Bar-le-Duc (1775-1852.)

Exelmans fut encore un de ces jeunes volontaires qui s'engagèrent en 1791 dans les armées de la Répu-



blique. En 1798 il était déjà aide de camp du général Eblé, puis de Murat en 1801. Il fit les campagnes d'Autriche, de Prusse, de Pologne et fut nommé général de brigade après la campagne d'Eylau, en 1807. En 1808 il fut fait prisonnier en Espagne et détenu 3 ans en Angleterre, à bord de ces terribles pontons où les Anglais faisaient subir à leurs prisonniers toutes les

tortures d'une inhumaine captivité. Il s'échappa sur une barque en 1811. Revenu en France, il rejoignit l'armée et pendant l'expédition de Russie, fut nommé général de division ; ensuite il fit les campagnes de Saxe et de France et fut nommé comte en 1814. Il quitta le service en 1815 ; mais son grade de général de division lui fut rendu en 1820. Nommé pair de France et grand Chancelier de la Légion d'honneur en 1842, il fut élevé en 1851 à la dignité de maréchal de France et mourut à Paris en 1852.

Oudinot (Charles-Nicolas) (1767-1847).

Fils d'un brasseur de Bar-S-Ornain, Oudinot, comme beaucoup d'enfants de la Meuse, s'enrôla à seize ans. Lors de la levée des volontaires en 1792, il fut élu chef du 3me bataillon de la Meuse et débuta par la défense de Bitche, où il repoussa les Prussiens et leur fit 700 prisonniers. Nommé colonel après ce brillant fait d'armes, il prit part à toutes les guerres de la République. Général de brigade en 1794, il devint général de division pendant la campagne de Suisse où il seconda puissamment Masséna à la bataille de Zurich. En 1805, Napoléon le mit à la tête du corps des *Grenadiers-réunis*, qui se battit si vaillamment. Au siège de Vienne, il entra des premiers dans la capitale autrichienne, après s'être emparé de toute l'artillerie ennemie, en franchissant le Danube sur un pont miné. Il fut un des héros d'Austerlitz, d'Ortrolenka et de Friedland. L'empereur le présenta au tzar Alexandre, comme le Bayard de l'armée. Il se couvrit de gloire à Wagram, et ce fut après cette bataille, que Napoléon le nomma maréchal et duc de Reggio. Il fut placé à la tête du 2me corps dans la

campagne de Russie (1812) et assura le passage de la Bérésina, ce qui le fit surnommer « le sauveur de l'armée ». En 1813, il contribua aux victoires de Lutzen et de Bautzen et lorsque la France fut envahie en 1814, à peine remis de ses blessures, il reparut à la tête d'un corps de la jeune garde et prit part aux combats de Nangis, Bar-sur-Aube et Arcis-sur-Aube. — En 1815, il se rallia au gouvernement des Bourbons. Louis XVIII le fit pair de France et major général de la garde royale. En 1825, il prit part à l'expédition d'Espagne et reçut le commandement de Madrid. Louis-Philippe le nomma en 1842, gouverneur des Invalides. Pendant ses dernières années, il habitait souvent l'ancienne abbaye de Jean d'Heurs, située à trois lieues de Bar-le-Duc et y avait formé un riche musée d'armes. Il mourut en 1847 et sa ville natale lui fit élever une statue sur la place de la municipalité, qui porte maintenant le nom de place Reggio.

Oudinot (Nicolas-Charles-Victor) (1791-1863).

Nicolas-Charles-Victor Oudinot, duc de Reggio, était le fils aîné du Maréchal Oudinot. Né à Bar-le-Duc le 3 novembre 1791, il reçut une éducation toute militaire. A treize ans, il entra dans les Pages de l'empereur; à seize, il se battit à Wagram, en qualité de lieutenant de hussards. Il fut attaché comme aide-de-camp à la personne de Masséna et le suivit en Portugal, où il se conduisit d'une façon brillante; après avoir pris une part active, comme chef d'escadron, à la campagne de 1813, il fut blessé à Leipsig et décoré à Hanau. Pendant la campagne de France, il fit prisonnier un bataillon prussien, à Montmirail. Avant d'abdiquer, Napoléon, en souvenir de sa

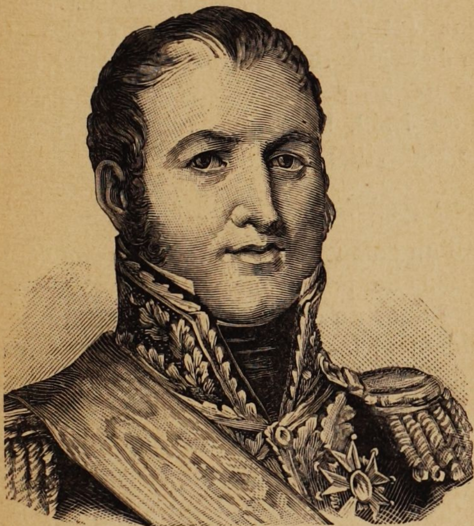
vaillante conduite, le nomma colonel du 8e régiment de chasseurs.

Comme le Maréchal son père, Victor Oudinot prêta serment aux Bourbons et jouit de leur faveur. Nommé général de brigade, il fut appelé en 1824 au commandement de l'école de Saumur. Lorsque survint la révolution de 1830, il crut devoir se démettre de ses fonctions. Néanmoins, cinq ans après, il reprenait son épée et acceptait le commandement d'une brigade envoyée en Algérie sous les ordres du Maréchal Clauzel. Il prit part aux combats engagés contre Abd-el-Kader, fut blessé à Sidi-Embarck, et rentra en France avec le grade de général de Division. En 1842, la politique l'attira et les électeurs de l'arrondissement de Saumur l'envoyèrent comme député de l'opposition à la Chambre. Il siégea pendant six ans au centre gauche, jusqu'au moment où la royauté de 1830 fut emportée par la révolution de 1848. Les électeurs de Maine-et-Loire le renvoyèrent à la Constituante ; en 1849, élu à l'Assemblée législative, à la fois par ce département et par celui de la Meuse, il opta pour ce dernier. A partir de ce moment, le politicien sembla prendre le pas sur l'homme de guerre. Le général Oudinot fit partie du groupe politique qui se mit à la tête de la réaction et contribua à la ruine de la République de février 1848. Nommé commandant en chef du corps expéditionnaire de la Méditerranée, (1849) il fit le siège de Rome et renversa le gouvernement républicain qui avait remplacé l'autorité du Pape. — Le coup d'Etat du 2 décembre 1851, qui déjoua d'une façon aussi coupable qu'inattendue les projets ambitieux de la droite monarchique, brisa en même temps la carrière politique et militaire du

général Oudinot. Emprisonné au Mont-Valérien avec les députés qui avaient protesté contre la violation de l'Assemblée, il ne sortit de prison que pour apprendre que le bâton de Maréchal venait d'être donné, à son détriment, au général Vaillant. Il demanda sa mise en non-activité et rentra dans la vie privée. Il accepta avec résignation la retraite que les événements lui avaient imposée et mourut, un peu oublié, le 6 juillet 1863.

Gérard (Etienne-Maurice) (1775-1852).

Comme Oudinot, Gérard, né à Damvillers et fils d'un notaire de cette petite ville, s'enrôla en 1791.



Il servit en Italie sous les ordres de Bernadotte, dont il devint l'aide de camp et l'ami. Il fut blessé à Aus-

terlitz et contribua au gain de la victoire de Wagram. Au sanglant combat de Volontina, il remplaça le général Gudin, tué à la tête de ses troupes, et à la bataille de la Moskowa (1812), où il fut nommé général de division, il sauva avec Davoust l'arrière-garde surprise à Kovno. Il commanda une division à Lutzen et à Bautzen, puis, pendant la campagne de France, il défendit énergiquement le territoire envahi. Blessé à Waterloo, il se retira à Bruxelles et ne rentra en France qu'en 1817. Elu député en 1822 et 1827, il siégea sur les bancs de l'opposition et accueillit avec joie la révolution de 1830. Devenu ministre de la guerre, sous Louis-Philippe, il réorganisa l'armée et reçut le bâton de maréchal de France. Sa dernière campagne fut le siège d'Anvers (1832). Il devint membre de la chambre des pairs en 1832, et commandant des gardes nationales de la Seine en 1838. Il mourut en 1852. Un statue lui a été érigée sur la place de Damvillers.

Loyson (Olivier) (1765-1816).

Encore un enfant de Damvillers, où son père exerçait les fonctions de procureur royal. Il s'enrôla comme volontaire dans un des bataillons de la Meuse et franchit rapidement les principaux grades jusqu'à celui de général de brigade (1795.) Ce fut en cette qualité qu'il prit part, sous le commandement de Bonaparte, à la défense de la Convention. Il se distingua par de beaux faits d'armes, en Suisse et plus tard à Austerlitz. En 1806, il fut nommé gouverneur général des provinces de Munster et d'Osnabruck ; puis il prit part à la campagne d'Espagne où il commanda une division. Loyson servit pendant les Cent-Jours, mais après

Waterloo, il se retira dans les Pays-Bas où il possédait de belles propriétés. Il mourut à Liège en 1816. On lui reproche d'avoir inutilement, en 1794, canonné et dévasté la célèbre abbaye d'Orval, située dans le Luxembourg belge, à quelques lieues de Montmédy.

Colson (Joseph-Emile) (1821-1870).

Né à Saint-Aubin-sur-Aire, Joseph-Emile Colson sortait d'une famille médiocrement fortunée, mais où une éducation forte et des principes solides entretenaient de génération en génération l'amour du travail et le sentiment du devoir. Son grand-père était médecin et maître de poste à Saint-Aubin. Son père, ruiné par l'invasion de 1814, était mort prématurément à 35 ans, laissant cinq enfants, dont quatre garçons. Joseph-Emile, le dernier de ces quatre fils, fit de bonnes études au lycée de Nancy et, à peine âgé de 18 ans, se présenta en 1839 à l'Ecole de St-Cyr. Deux ans après, il en sortit à la tête de sa promotion et fut admis par voie de concours à l'Ecole d'Etat-Major. Esprit studieux, sensé et droit, il donnait déjà de brillantes espérances et se conciliait de nombreuses amitiés par son caractère ferme et loyal. Nommé lieutenant d'Etat-major, le 9 janvier 1844, il fit son stage d'infanterie en Afrique et prit part aux expéditions de Biskra, de l'Aurée et du Hodna. Chargé du service topographique des colonnes, il exécuta des travaux qui attirèrent l'attention et lui valurent les éloges du Ministre ; il fut nommé capitaine au 5e régiment de hussards (1846) où il fit son stage de cavalerie, rentra en France avec ce régiment et fut appelé le 7 septembre 1848 à l'Etat-major de la 2e division de l'armée de Paris. En 1851, il devint

l'aide de camp du général Renault et, dans ces nouvelles fonctions, s'acquit de sérieux titres à la confiance de ses chefs. De graves circonstances allaient ouvrir un champ plus vaste à son ambition. La guerre d'Orient éclata au commencement de 1854 et Colson fut désigné pour l'état-major de la division de réserve, commandée par le général Forey. Il se comporta vaillamment à Inkermann et au siège de Sébastopol, où il fut blessé. Après la signature de la paix, il revint de Crimée avec le grade de chef d'escadron et la croix d'officier de la Légion d'honneur. Redevenu l'aide de camp du général Renault, il le rejoignit à Alger et fut chargé de l'organisation générale des cantonnements en Algérie (1859).

La guerre d'Italie le rappela sur le continent. Promu au grade de lieutenant-colonel et maintenu comme chef d'état-major à la division Renault, il se battit à Palestro, à Magenta et à Solférino. A sa rentrée en France, il fut nommé chef d'état-major à Toulouse, puis attaché militaire à l'ambassade de Russie (25 janvier 1860). Pendant son séjour en Russie, il demanda et obtint d'aller suivre une expédition au Caucase et rentra à St-Pétersbourg, riche de souvenirs amassés et de documents recueillis. Le tzar lui conféra la croix de Sainte-Anne et il devint très populaire parmi la haute société russe. Ses utiles travaux lui valurent le grade de colonel (1862). Peu de temps après, il revint en France et se maria. Appelé sur la demande du général de Montebello, en qualité de chef d'état-major de la division d'occupation à Rome, il s'y distingua par de précieuses qualités de tact et de prudence et fut nommé en 1865 chef du cabinet du maréchal Randon, ministre de la guerre. En

1868, il fut promu au grade de général de brigade, et maintenu néanmoins à la tête du cabinet du maréchal Niel. A la mort de ce dernier, il quitta le ministère et reçut le commandement de la subdivision du Nord.

Ce fut là que le trouva la déclaration de guerre de 1870. Le 25 juillet 1870, Colson était nommé chef d'état-major du 1er corps de l'armée du Rhin, et le 6 août suivant, sur le chemin de Frœschviller, il était frappé au cœur par une balle prussienne. La mort avait été instantanée ; les hommes qui avaient reçu l'ordre d'enlever le corps du général furent eux-mêmes atteints, et la dépouille de ce glorieux soldat resta jusqu'au surlendemain abandonné sur le terrain labouré par les obus et la mitraille.

« Une des maximes favorites de Colson, dit son biographe, le colonel d'état-major, baron Saint-Cyr Hugues, une maxime qu'il avait répétée bien des fois pendant sa vie et à laquelle il devait rester fidèle jusqu'à son dernier soupir, était qu'il faut faire honneur à son pays. A son tour le département de la Meuse a voulu honorer sa mémoire. Il a inscrit son nom des premiers sur le monument élevé à Bar-le-Duc aux victimes de la guerre et il a fait placer son portrait dans le musée de cette ville. De son côté, la ville de Lille, pleine encore des bons souvenirs que Colson avait laissés chez ses habitants, a décidé que son nom serait donné à une des rues nouvelles. »

Margueritte (Auguste) (1823-1870.)

Auguste Margueritte, né à Manheulles, le 15 janvier 1823, appartenait à une famille de modestes cultivateurs. Son père était maréchal de logis de la gendarmerie et il le suivit à 8 ans en Algérie, où celui-ci

venait d'être envoyé. A 16 ans, il s'engagea comme gendarme interprète et fut nommé, à 18 ans, sous-lieutenant des gendarmes Maures. Ce corps ayant été licencié, Auguste Margueritte se réengagea comme simple soldat. Un mois après, il était nommé brigadier de spahis et chef des affaires arabes à Milianah où il fut décoré à l'âge de vingt ans. Après avoir dirigé le bureau arabe de Téniet-el-Had, il prit part comme sous-lieutenant, en 1844, aux combats contre Abd-el-Kader. En 1853, capitaine commandant du cercle de Laghouat, il bâtit cette ville, creusa des puits, y établit des barrages et y fit élever des monuments militaires et civils.

Nommé chef d'escadron en 1855, puis lieutenant-colonel du 12me chasseurs en 1859, il rentra en France avec son régiment, en 1861, et prit part à l'expédition du Mexique où il conquit à la pointe de l'épée son grade de colonel. Rappelé en Algérie, il aida à réprimer une nouvelle insurrection arabe et fut nommé général de brigade à Alger, en 1867.

En 1870, il avait été appelé à l'armée du Rhin où il commandait la 1re brigade de la division de Barrail. On le rattachait ensuite à l'armée de Châlons et il prenait part à la désastreuse bataille de Sedan, avec le grade de général de division. Au calvaire d'Illy, au moment où il préparait un terrain pour la charge, il fut mortellement blessé d'une balle qui lui fracassa la mâchoire. Avec un héroïque courage, il se fit de nouveau hisser sur son cheval et retrouva la force de défiler, tout sanglant, sur le front de sa division. Tête nue, la barbe ruisselante du sang de sa blessure, il indiqua du bras à ses cavaliers le mouvement à exécuter et commanda la charge.

On put le transporter à Sedan, puis au château de Beauraing, en Belgique, où six jours après sa blessure, le 6 septembre 1870, il mourut dans une radieuse gloire. Il avait 47 ans et était le plus jeune général de l'armée française. On lui a élevé une statue dans son village natal. Il a laissé un fils, Paul Margueritte, qui est un de nos plus jeunes romanciers et qui a déjà donné des preuves sérieuses d'un remarquable talent.

Vériot (Camille) (1826-1886).

Si les illustrations de l'armée de terre sont nombreuses dans la Meuse, en revanche les marins y sont une rareté. Dans ce pays enfoncé dans les bois, on est trop loin de l'Océan pour qu'on se sente spontanément attiré vers le métier de marin. Ce fut cependant une véritable vocation, conçue à la lecture de livres de voyages, qui fit de Camille Vériot un de nos officiers de marine les plus distingués. Né à Bar-le-Duc le 22 juillet 1826, Camille Vériot entrait à 16 ans à l'école navale de Brest et il en sortait aspirant de marine, en 1844. Enseigne depuis le 1er octobre 1848, il fut nommé lieutenant de vaisseau en 1855 et s'embarqua le 1er décembre 1856 sur la frégate amirale *la Némésis* qui partait pour les mers de la Chine. A la suite de la prise de Canton (1858) il fut porté à l'ordre du jour de l'armée, pour sa belle conduite, et fut nommé chevalier, puis officier de la Légion d'honneur. Blessé pendant l'expédition, il fut atteint de la dyssenterie en 1859 et envoyé à Macao, en convalescence. Capitaine de frégate en 1867, il fit partie en 1870 de l'escadre de la mer du Nord ; comme capitaine de vaisseau, en 1879, il prit le commandement de l'*Annamite* et fit

voile pour Saïgon. Nommé à cause de son dévouement, commandeur de la Légion d'honneur en 1885, il revint après 44 années de services, mourir dans sa ville natale, le 7 avril 1886.

II. — HOMMES POLITIQUES

Les hommes politiques nés dans la Meuse appartiennent presque tous à l'époque de la Révolution. Si le rôle qu'ils ont joué alors ne leur a pas donné une grande notoriété, il a été néanmoins utile à l'Etat. C'est surtout comme administrateurs et hommes d'affaires qu'ils se sont distingués. Parmi les plus connus nous citerons d'abord :

Durival (Jean) (1725-1810.)

Jean Durival est né à Saint-Aubin en 1725. Il occupa de hauts emplois à la cour du roi Stanislas et fut ministre de France en Hollande. Il se fit connaître à la fois comme diplomate et comme écrivain militaire. Il mourut le 14 février 1810.

Durival (Claude) (1728-1803).

Claude Durival, frère du précédent, naquit comme lui à Saint Aubin, le 4 mars 1728. Il fut secrétaire en chef de l'intendance de Lorraine, et plus tard membre du Conseil de Stanislas. Il mourut le 2 mars 1803.

Pons *de Verdun* **(Robert.)** (1747-1844).

Né à Verdun, avocat au parlement de Paris, Pons

fut élu député à la Convention par ses compatriotes, puis député au Conseil des Cinq-Cents. Nommé sous l'Empire avocat général à la Cour de Cassation, il fut exilé par les Bourbons comme régicide et ne rentra en France qu'en 1817. Il a laissé de jolis contes et des poésies diverses, dont l'édition la plus complète est de 1807.

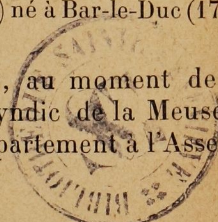
Gossin (François) (1754-1794).

Né à Souilly il était lieutenant-général civil et criminel du bailliage de Bar-le-Duc au moment où éclata la Révolution ; il fut élu membre de l'Assemblée constituante, où il s'occupa notamment de la rédaction du rapport relatif à la division du royaume en départements ; il vota pour la création du jury. Il fit adopter la division de Paris en dix-huit sections et proposa de transporter au Panthéon les cendres de Voltaire.

Il était procureur général syndic de la Meuse, lorsque les Prussiens envahirent la Lorraine. Le duc de Brunswick, général en chef de l'armée prussienne, lui donna l'ordre de se rendre à Verdun afin d'administrer le département au nom des vainqueurs, et ses collègues du Conseil général le forcèrent à accepter ces fonctions. Après la réoccupation de Verdun, il fut décrété d'accusation comme traître à la patrie, condamné à mort et exécuté en 1794 ; mais après Thermidor, il fut réhabilité par la Convention.

Moreau de la Meuse (Jean) né à Bar-le-Duc (1753-1811).

Avocat, républicain et patriote, au moment de la Révolution, il devint procureur syndic de la Meuse et fut élu en 1792, Député de ce département à l'Assem-



blée législative. Il fit décréter la formation d'une commission chargée d'examiner les dangers qui menaçaient la patrie.

Elu membre de la Convention, il vota pour l'emprisonnement et le bannissement de Louis XVI. Il donna peu après sa démission, qui ne fut pas acceptée.

Il devint alors membre du Conseil des Anciens.

Enfin fatigué de la vie politique, il donna encore une fois sa démission en 1796 et se retira dans ses foyers.

Mort en 1811.

Delacroix (Nicolas), né à Montblainville (1785-1843).

Il était secrétaire du marquis Descorches de Sainte-Croix en 1810. En 1815 il fut nommé député et siégea sur les bancs des libéraux. Il vint plus tard à Valence, acheta une étude d'avoué, et s'occupa d'un grand ouvrage sur les antiquités du département de la Drôme. Nommé maire en 1830, puis membre du Conseil général, il fut élu de nouveau député et retourna à la chambre où il siégea au milieu de l'opposition libérale. Il était membre de la Société des Antiquaires de France.

Le meilleur ouvrage qu'il ait publié est un *Essai sur l'histoire et les antiquités du département de la Drôme.*

Il a encore publié différents mémoires et œuvres de moindre valeur.

Mort en 1843.

Thouvenel (Edouard-Antoine) 1818-1866.

Edouard-Antoine Thouvenel reçut en naissant un

nom déjà marqué pour la postérité : le futur diplomate était le fils du général Thouvenel, un des héros des guerres de l'Empire. S'il ne nous est pas permis d'enrichir notre galerie de la biographie du père — un enfant de Nancy, — le fils, du moins, nous appartient : il



naquit à Verdun, dans la vieille cité que son père défendit contre les Russes et qu'il refusa de rendre après Waterloo.

Entré à vingt-deux ans dans la carrière diplomatique, Thouvenel eut une fortune rapide, due, empressons-nous de le dire, à ses mérites. Quinze ans plus tard, en 1855, nous le retrouvons ambassadeur à Constantinople. Sénateur l'année suivante, il reçut en 1860 le portefeuille du ministère des Affaires-Etrangè-

res. C'est sous son ministère que le comté de Nice et la Savoie furent annexés à la France.

Diplomate éclairé, Thouvenel fut aussi un écrivain de valeur ; il a laissé des notes et des mémoires remarquables, et un ouvrage estimé : *La Hongrie et la Valachie.*

Il mourut à Paris en 1866.

Harmand (Jean-Baptiste) (1756-1816).

Né à Souilly, il était avocat, lorsque ses concitoyens l'envoyèrent à la Convention. Il s'y fit remarquer par sa modération et par le courage avec lequel il lutta pour défendre quelques-uns de ses compatriotes, déclarés suspects et emprisonnés par les ultra-révolutionnaires de la Meuse. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour l'appel au peuple. Après avoir siégé au Conseil des Cinq-cents, il obtint la préfecture du Haut-Rhin puis celle de la Mayenne. La Restauration le nomma à la préfecture des Basses-Alpes. Il mourut en 1816. On a de lui un ouvrage curieux : *Anecdotes relatives à quelques personnes et à plusieurs événements remarquables de la Révolution.* — 1814 in-8°.

III. — JURISCONSULTES ET MAGISTRATS

Le plus célèbre des jurisconsultes Meusiens est sans conteste :

Henrion de Pansey (Pierre-Paul) (1742-1829).

Né à Tréveray en 1742, il était fils de magistrat et s'était déjà distingué comme avocat, avant la Révolution. Il fut nommé administrateur du département de la Marne, sous le Directoire, puis professeur de législation à l'Ecole Centrale de Chaumont. Sous le Consulat, il devint membre de la Cour de Cassation et Napoléon l'appela au Conseil d'Etat. En 1814, sous le gouvernement provisoire, il fut ministre de la Justice. En 1828, il succéda à De Sèze comme président de la Cour de Cassation et conserva ces fonctions jusqu'à sa mort (1829). On a de lui plusieurs ouvrages très estimés : — *De la compétence des Juges de paix ; — De l'autorité judiciaire en France ; — De la police rurale et forestière : — Des Assemblées nationales en France ; — Du pouvoir municipal et de la police des communes.*

Gillon (Jean-Landry) (1780-1856).

Né à Nubécourt, Jean-Landry Gillon exerça d'abord brillamment la profession d'avocat. Puis il entra dans la magistrature, où son mérite et ses connaissances juridiques le firent nommer aux fonctions de procureur général à la cour d'Amiens, puis à celles d'avocat général à la Cour de Cassation. Sous Louis-Philippe, il siégea à la Chambre comme député de la Meuse et se fit remarquer par son grand savoir, son intégrité et son esprit libéral. Ce fut lui qui demanda que les circonstances atténuantes, en cour d'assises, fussent laissées à l'appréciation des jurés et non à celle des juges. Il a publié un Code des chasses et une collec-

tion des lois sur l'administration des communes. Il est mort à Nubécourt en 1856.

Son frère, Paulin Gillon, ancien maire de Bar-le-Duc, a également représenté le département de la Meuse à l'Assemblée constituante de 1848, ainsi qu'à l'Assemblée de 1871. Il a ensuite été nommé sénateur inamovible après le vote de la Constitution républicaine et il a rempli ce dernier mandat jusqu'à sa mort (1876).

L'arrière-petit-fils de Landry Gillon, M. Poincaré, est actuellement député de la Meuse pour l'arrondissement de Commercy.

IV. — ÉCRIVAINS

Nous l'avons dit plus haut : la Meuse a produit plus d'hommes d'action que de penseurs et d'écrivains. Et encore parmi les Meusiens distingués qui se sont plus ou moins sérieusement occupés d'écrire, les compilateurs, les bibliographes et les grammairiens tiennent la première place. Dans le domaine de la littérature d'imagination : poésie, théâtre ou roman, il y a peu de personnalités à signaler.

Calmet (**Dom Augustin**) (1672-1757).

Dom Calmet, bénédictin de Saint-Vannes, né à Ménil-la-Horgne à la fin du xviie siècle, était un de ces moines érudits qui consacraient leur vie entière à un patient travail de recherches historiques. Il ensei-

gna d'abord dans les abbayes de Moyenmoutier et de Munster, puis devint abbé de Saint-Léopold à Nancy (1718) et de Senones (1728). Ses principaux ouvrages sont : *La Bible en latin et en français, avec un Commentaire littéral et critique* (1707-1716, 23 vol. in-4°); *Une histoire de Lorraine; Une histoire universelle, sacrée et profane*... Les ouvrages de dom Calmet révèlent une érudition étendue, mais le style en est lourd, diffus et peu correct. Dom Calmet mourut à Paris en 1757.

Rosières (François de) né à Bar-le-Duc (1534-1607).

Né à Bar-le-Duc d'une ancienne famille du Barrois il entra dans les ordres.

Prêtre et ambitieux, il voulait parvenir par n'importe quels moyens aux plus hautes dignités. Il chercha à se concilier la faveur des ducs de Guise, et c'est lui qui inventa cette fameuse généalogie où il était prouvé que cette famille descendait en droite ligne d'une fille de Charlemagne. Il la faisait même remonter jusqu'à un fils de Clodion sur lequel Mérovée aurait usurpé la couronne ; ce qui donnait aux Guise des droits à la couronne de France, bien supérieurs à ceux de la maison de Valois; mais il fut reconnu qu'il avait fabriqué les diplômes ; son livre fut supprimé, il fut lui-même enfermé à la Bastille et n'en sortit que grâce à de hautes protections. Du reste, la maison de Guise récompensa son zèle en lui faisant donner le titre d'Archidiacre de Toul. Entre autres ouvrages, il a publié un traité de la *Politique* en six volumes. Il est mort à Toul en 1607.

Ladvocat (Jean-Baptiste) (1709-1765.)

Jean-Baptiste Ladvocat naquit à Vaucouleurs en 1709. Il entra dans les ordres et fut d'abord curé à Domrémy, puis professeur d'hébreu et bibliothécaire à la Sorbonne. Il est l'auteur d'un *Dictionnaire géographique* fait en collaboration avec Vosgien, sous le nom duquel l'ouvrage parut pour la première fois, à Paris, en 1747 ; d'un *Dictionnaire historique des grands hommes* (1752) ; et d'une *Grammaire historique* estimée, (1755.)

Mort en 1765.

Beauzée (Nicolas) (1717-1789).

Ce savant, né à Verdun, fit son étude principale de la grammaire. Il rédigea après la mort de Dumarsais les articles de grammaire de l'*Encyclopédie* et publia une *Grammaire générale.* On lui doit aussi des traductions estimées de Salluste et de Quinte-Curce. Il professa à l'Ecole militaire et prit place en 1772 à l'Académie française. Le grand Frédéric chercha à l'attirer près de lui, mais le modeste grammairien déclina les offres royales. Il mourut à Paris en 1789.

Maillet (Benoît de), voyageur, né à Saint-Mihiel, (1656-1738).

Il occupa différentes situations dans les Consulats. On sait que les emplois de consuls sont donnés à des hommes chargés des intérêts généraux et commerciaux de leurs compatriotes à l'étranger. Maillet fut consul général en Egypte, consul à Livourne, puis inspecteur des établissements français dans la Médi-

terranée. Il a écrit différents ouvrages : *Description de l'Egypte; Idée du gouvernement ancien et nouveau de l'Egypte. Entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français.* Ce dernier livre lui attira les critiques de Voltaire, mais lui mérita les éloges de ces deux illustres savants qui avaient nom Buffon et de Cuvier.

Colson (Louis-Daniel) (1751-1811.)

Louis-Daniel Colson est né dans l'Argonne. Ses parents le destinaient au barreau, mais il renonça à cette carrière pour s'adonner entièrement à la littératmre. Il fut adjoint à D'Auteroche pour la rédaction de l'*Histoire générale de la Chine.* On lui doit les six premiers volumes de cet ouvrage. Il est également l'auteur de la préface placée en tête de la *Jérusalem délivrée* traduite par d'Auteroche. Il acheva le roman de J.-P. Bignon, intitulé *les Aventures d'Abdallah*, revit l'édition de *Tarsis* et *Zélie* publiée en 1774 et se chargea de surveiller différentes publications littéraires. Pendant la Révolution, il occupa une place de garde-magasin à la Rochelle, y obtint une retraite et revint à Paris, où il mourut en 1811.

Lemaire (Nicolas-Eloi) (1767-1832).

Né à Triaucourt, Nicolas Lemaire fit de brillantes études au collège Sainte-Barbe et fut nommé à 23 ans professeur de rhétorique au collège du Cardinal Lemoine. La Révolution venait d'éclater ; très enthousiaste des idées nouvelles, Lemaire quitta l'enseignement pour exercer les fonctions de juge de paix, à Paris, dans le VIe arrondissement. Sous l'Empire, il rentra dans l'Université réorganisée et

Napoléon le nomma en 1811 professeur de poésie latine à la Faculté des lettres de Paris. En 1825, il devint doyen de cette même faculté. Son œuvre principale et très estimable est la grande collection des Classiques latins en 154 volumes in-8°. Il mourut en 1832.

Lemaire (Pierre-Auguste) (1802-1864).

Neveu du précédent, né également à Triaucourt, Auguste Lemaire entra comme son oncle dans l'enseignement. Agrégé et docteur es-lèttres, il professa brillamment la rhétorique aux Lycées Saint-Louis, Bonaparte et Louis-le-Grand. Il succéda à Eloi Lemaire dans la direction de la Collection des Classiques latins. On lui doit de bonnes traductions de la *Pharsale* de Lucain, de Térence, de Pline-le-Jeune et de Lucrèce.

Cordier (François-Simon) (1797-1874).

François-Simon Cordier, né à Brillon le 28 juin 1797, fit à Troyes de fortes études littéraires. En 1814, âgé de dix-sept ans à peine, Cordier était déjà aide de chirurgie aux Incurables à Paris. Après un brillant examen, il reçut une commission d'aide-major ; mais la vie militaire lui plaisait peu. Il donna sa démission, suivit les cours de la Faculté de médecine et fut reçu docteur en 1819. Très épris des sciences naturelles, il entra bientôt en relations avec Cuvier, Duméril, de Jussieu. Flourens et surtout avec Persoon, le père de la mycologie, qui le prit en amitié. Dès lors, l'étude des cryptogames l'accapara tout entier et il s'occupa spécialement des grands champignons, sous le rapport de leur classification et de leurs propriétés alimentaires ou nuisibles.

Après avoir publié un *Mémoire sur les effets de l'Ivraie* (1824), il rassembla les matériaux d'un ouvrage de plus longue haleine, qui devait établir sa réputation comme mycologue. Ce fut la *Description des champignons comestibles et vénéneux*, avec 11 planches coloriées, qui parut en 1826. — En 1830, Cordier se fit praticien. Il exerça la médecine, surtout en philanthrope et fut nommé, en 1831, membre du conseil d'hygiène du 1er arrondissement de Paris. Pendant l'épidémie cholérique de 1832, il lutta courageusement au milieu des foyers d'infection et une médaille d'honneur lui fut décernée en récompense de son dévouement. Il avait repris ses études de mycologie et méditait un ouvrage élémentaire des champignons comestibles et vénéneux, destiné surtout aux étudiants et aux gens du monde. Cet ouvragè parut en 1869 sous le titre de : *Les Champignons de la France.*

Indépendamment de ses travaux scientifiques, il s'occupait de linguistique. L'affection qu'il portait à son pays natal, sa vaste érudition, sa curiosité des questions relatives à l'origine de la langue française, le poussèrent à entreprendre l'historique du patois du Barrois, et il publia un *Vocabulaire des mots patois en usage dans le Département de la Meuse.* — Ce glossaire, à la fois historique et étymologique, est le premier ouvrage dans lequel se trouvent examinées les formes et les origines du dialecte rustique de l'ancien Barrois. Déjà antérieurement, et comme préparation à son glossaire, Cordier avait composé en patois meusien trois légères comédies : — *Le Bie* (le Berceau), l'*Echainge* et la *Dispute*, qui ont paru en 1870 sous le titre de : *Coumédies an patois* (1 vol. in-8° Constant-Laguerre éditeur.)

François Cordier était membre de la Société botanique de France, et il avait été appelé en 1872 à la présidence de ce corps savant. La mort seule interrompit ses nombreux travaux. Il s'éteignit à Alger, le 13 juin 1874, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Robert (Pierre-Charles) (1812-1888).

Né à Bar-le-Duc d'une vieille famille barroise, Charles Robert fut un archéologue et un numismate distingué. Il professa un cours de législation et d'administration militaire à l'Ecole d'application de l'artillerie et du génie. Il succéda à Mérimée à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres et mourut à Paris en décembre 1888.

Mennehand (Alexandre-Edouard) (1822-1880.)

Edouard Mennehand naquit à Bar-le-duc le 22 avril 1822. Après d'excellentes études au collège de sa ville natale, il entra dans l'Université. — Quelques années plus tard, (1849) il était nommé professeur de rhétorique à ce même collège où il avait fait ses classes. Il s'y distingua bien vite par sa large ouverture d'esprit, le charme de son enseignement et ses qualités d'homme du monde. Tous ceux qui reçurent ses leçons ont gardé de son aménité, de sa verve spirituelle, de la finesse et de la sûreté de son goût littéraire, un ineffaçable souvenir. Lorsque le vieux collège de Gille de Trèves disparut pour faire place à un lycée, Edouard Mennehand occupa dans le nouvel établissement la chaire de troisième. De même qu'il avait su gagner et conserver des amis parmi ses anciens élèves, il sut également se faire aimer des jeunes générations qui se succédaient sur les bancs. —

Ayant pris sa retraite de bonne heure pour cause de santé, il s'était fixé à Paris où il avait été nommé examinateur à l'Hôtel de Ville et professeur de lecture à la mairie des Gobelins. Collaborateur de la *Revue pédagogique*, il a publié chez l'éditeur Delagrave un *Petit traité de lecture à haute voix*, spécialement destiné aux écoles primaires, dans lequel il a donné tous les préceptes essentiels d'un art où il excellait. — Brusquement atteint par la maladie, il est mort à Paris, le 23 mars 1881.

Nous mentionnerons en terminant les rares écrivains Meusiens qui ont dû leur notoriété à des œuvres d'imagination. Le premier en date est :

Schelandre (Jean de) (1585-1635).

Jean de Schelandre naquit dans le Verdunois vers 1585. Il était calviniste, comme son père le sire de Schelandre, allié à la famille de La Marck et capitaine d'une compagnie de reîtres. Ce fut ce sire de Schelandre qui guerroya au service de Guillaume-Robert de la Marck, contre l'évêque de Verdun, l'un des chefs de la Ligue, et qui défendit valeureusement la ville de Jametz contre les troupes commandées par le baron d'Haussonville. Cette place forte, investie dès le mois de décembre 1587, ne se rendit après plusieurs assauts que le 24 juillet 1589.

Après avoir fait à l'université de Paris des études brillantes, Jean de Schelandre suivit les traces de son père et fut envoyé en Hollande pour y faire ses premières armes. Entré comme simple soldat dans un régiment français, il arriva rapidement aux grades de lieutenant et de capitaine. Il mourut en 1635, dans son château de Saumazènes, des suites des blessures

qu'il avait reçues en Allemagne pendant la retraite du cardinal de La Valette. Mais ce n'est pas seulement comme militaire qu'il s'est fait connaître ; c'est surtout comme poète dramatique. Il a laissé plusieurs ouvrages, entre autres *Tyr et Sidon*, tragi-comédie en deux journées, publiée en 1608 ; *Mélanges poétiques* (1608) ; la *Stuartide*, poème (1611) ; *Les sept excellents tableaux de la Pénitence de Saint-Pierre*. (Sedan, 1636.)

Jean de Schelandre était un poète de grand talent. Ses vers ont une mâle vigueur qui n'exclut pas la grâce. La tragi-comédie de *Tyr et Sidon* est habilement conduite. Les personnages sont vivants et leur caractère bien tracé. La pièce abonde en scènes tendres, bouffonnes, émouvantes et hardies. Les trois unités y sont traitées avec un superbe dédain. Le sérieux et le burlesque, le gracieux et le tragique s'y mêlent avec beaucoup de naturel. On peut ranger Jean de Schelandre parmi les ancêtres de l'école romantique. On nous saura gré de citer quelques extraits de son originale tragi-comédie.

Voici d'abord, comme un viril souvenir de la vie militaire qui fut la vie même du poète :

« Si tost qu'au rendez-vous nos drapeaux s'arborants
Furent tous accomplis de files et de rangs,
Du terroir reconquis nous passasmes les bornes ;
Le Tente estant gueé, j'à vis-à-vis des cornes
Du mont Antiliban nos quartiers se plaçaient,
L'horreur et le trépas devant nous s'avançaient,
Et le gay souvenir des victoires passées.
Estourdissait le ciel de nos voix eslancées.
Ainsi voit-on souvent, par un vol passager,
En un ordre constant sous leur chef se ranger,
Puis faire, en hachant l'air, les haut-volantes grues,
Qu'au clairon de leurs cris retentissent les nues... »

Il y a là-dedans déjà un souffle avant-coureur de la mâle poésie de Pierre Corneille. Le talent de Jean de Schelandre est d'une grande souplesse. Il réussit également dans le réalisme bouffon, la description satirique à la Régnier, comme on peut le voir dans les vers suivants. C'est un soldat du roi de Sidon qui se plaint de son métier :

« Jamais nostre bon temps n'arrive qu'en cachettes,
Car nostre bien public sont des coups de fourchettes.
De fatigues sans fin nous portons le fardeau,
A peine ayant le saoûl de mauvais pain et d'eau.
Cependant, ces messieurs veulent que pour leur plaire,
Nous ayons l'œil gaillard, l'armure toujours claire,
Desrouillans notre fer et dehors et dedans,
Cependant que le jeusne enrouille tout nos dents. »

Notre poète possède aussi le don de la grâce et du pittoresque, comme dans cette jolie description du printemps :

« Déjà l'air amoureux a reschauffé le germe
Dont nature s'esmeut pour produire à son terme.
Déjà des aquilons les zéphirs sont vainqueurs
Et reçoivent en prix des couronnes de fleurs,
Et desjà le Belier, qui la froideur tempère,
Oste le voile blanc à notre grande mère,
Luy rendant l'habit vert que la mort des saisons
Avait caché trois mois au coin de ses tisons ;
Désjà des oiselets les gorges réveillées
Caressent à l'envy les naissantes feuillées,
Et des nymphes de l'eau les bruyantes chansons,
Après un long combat, triomphent des glaçons,
O Mars, voicy ton mois, Ta riante maistresse
L'a choisi pour donter l'hyvernale paresse. »

Charles Asselineau a publié dans l'Athenaum français du 13 mai 1854 une intéressante étude sur Jean de Schelandre, et la tragi-comédie de *Tyr et Sidon* a été réimprimée dans la collection de l'*ancien théâtre* français (Tome VIII de la collection Jannet (1856.)

Riboutté (Charles-Henri) (1708-1740).

Riboutté, né à Commercy, fut un chansonnier populaire. Une quantité de nos anciennes chansons françaises lui sont dues, notamment la plupart des rondes militaires spéciales aux frontières et parmi lesquelles nous notons celle-ci :

Lon lon la
Laissons-les passer,
Les Prussiens dans la Lorraine,
Lon lon la
Laissons-les passer
Ils auront du mal assez.

Cette chanson populaire est encore connue des petits enfants du pays.

Les poésies de Riboutté sont oubliées en partie, on ne les trouve que dans quelques recueils aujourd'hui fort rares.

Bonjour (Casimir) (1795-1856).

Casimir Bonjour, né à Clermont-en-Argonne, débuta dans les lettres pendant la Restauration. Comme il n'était pas riche, il occupa un emploi dans un ministère ; mais il avait des opinions libérales et son ministre, M. de Villèle, le destitua. En 1830, le nouveau gouvernement lui offrit, comme compensation, une sous-préfecture qu'il refusa ; mais il fut heureux

d'obtenir en échange la place de bibliothécaire à Sainte-Geneviève. Là, il put se livrer avec plus de sécurité à ses goûts littéraires. Il donna au Théâtre Français plusieurs comédies de mœurs en vers, qui furent bien accueillies, mais qui sont aujourd'hui fort oubliées. Les meilleures sont : *La mère rivale*, *Les deux cousines*, *Le mari à bonnes fortunes*. Bien qu'il écrivît au moment de l'épanouissement du romantisme, il était resté foncièrement classique, de l'école de Picard et de Colin d'Harleville. Son vers honnête est médiocrement coloré ; son talent, peu original, n'avait pas assez de force pour créer des œuvres longtemps viables. Casimir Bonjour est mort presque ignoré en 1856.

Debraux (Paul-Emile) (1796-1830).

Emile Debraux est né à Ancerville. A vingt ans, en 1816, il était employé à la bibliothèque de l'Ecole de Médecine ; bien que ses modestes appointements constituassent sa seule ressource, il abandonna bientôt cet emploi pour vivre indépendant et s'adonner entièrement à ses goûts littéraires. Très enthousiaste de Béranger, il publia comme lui des chansons où il célébrait les souvenirs de l'Empire et où il attaquait le gouvernement des Bourbons. Moins artiste et moins lettré que son maître, il possédait justement ce style familier et sentimental qui agit fortement sur le gros public. Il devint rapidement populaire et l'on peut dire qu'il fut le poète des ouvriers, comme Béranger était le poète des bourgeois. On connaît surtout de lui *Fanfan la Tulipe*, *Marengo*, *La Colonne*, *Le Mont Saint-Jean*, *T'en souviens-tu*. Il mourut en

1831, en pleine vogue et au moment où il allait pouvoir profiter plus fructueusement de sa célébrité.

« Le pauvre Emile a passé comme une ombre, » murmurait mélancoliquement Béranger dans une de ses chansons consacrées au poète défunt. Ce fut l'illustre chansonnier qui se chargea de réunir les œuvres d'Emile Debraux. Elles furent publiées sous sa direction en 3 vol. in-32 (1835).

V. — SAVANTS

Bien qu'un peu plus longue que celle des poètes et des auteurs dramatiques, la liste des savants n'est guère plus importante. L'esprit meusien, médiocrement idéaliste, n'a pas plus de propension pour les hautes spéculations scientifiques que pour la littérature d'imagination. Aussi ne trouvons-nous à signaler, parmi des ingénieurs et des géographes qu'un seul mathématicien remarquable : Edmond Laguerre.

Erard ou **Evrard** (ingénieur militaire) né à Bar-le-Duc, la date de sa naissance est inconnue, mort en 1620.

C'est le premier des ingénieurs français qui ait écrit sur la fortification. Son premier ouvrage date de 1594. On l'a appelé : *Le père de la fortification française.* C'est lui qui a dirigé la construction de la citadelle d'Anvers (Belgique) et d'une partie du château de Sedan.

Le roi Henri IV et Sully son ministre, qui aimaient

les hommes de mérite, considéraient Erard comme le plus habile ingénieur de son époque, aussi faisait-il partie des conseils du roi.

Gerbillon, missionnaire, né à Verdun (1631-1707).

Il partit pour les missions en Chine en 1680, avec quatre de ses confrères. A leur arrivée à Pékin ils obtinrent une audience de l'empereur Khang-Hi, qui refusa d'abord de les autoriser à enseigner en Chine; il leur offrit cependant de rester comme interprètes.

Gerbillon devint professeur de mathématiques et fut même employé avec succès dans plusieurs négociations avec les Russes.

Il obtint peu après le droit de faire construire un collège dans la capitale.

Il dirigea cet établissement jusqu'au moment de sa mort.

On a de lui divers traités de géométrie en chinois et en tartare, une histoire de la Grande Tartarie et des Relations de voyages en Tartarie et en Chine. Mort en 1707.

Lisle (Claude de) né à Vaucouleurs (1644-1720).

Il était fils de médecin, et fut d'abord avocat; il vint à Paris où il fit des cours d'histoire et de géographie. A l'époque où de Lisle écrivait et professait, la science géographique était loin d'être ce qu'elle est aujourd'hui, c'était plutôt de l'histoire que de la géographie, histoire faite le plus souvent d'après les récits plus ou moins exacts des voyageurs.

Néanmoins les œuvres de cet écrivain sont estimables. Ses principaux ouvrages sont : *Relation historique du royaume de Siam*, *Abrégé de l'histoire uni-*

verselle ; Introduction à la Géographie, avec un traité de la sphère. Il est mort en 1720.

Cugnot (**Nicolas-Joseph**) ingénieur, né à Void (1725-1804).

Très jeune, Joseph Cugnot se sentit un goût vif et sérieux pour les mathématiques et ses parents le poussèrent dans cette voie.

La mécanique l'émerveilla : après avoir organisé diverses petites machines de précision, il fit une étude spéciale des armes à feu. A cette époque, la fabrication des armes était loin d'avoir l'importance qu'elle a aujourd'hui : les fusils étaient de lourdes machines difficiles à manier, embarrassantes. Un jour, on présenta au maréchal de Saxe un modèle de fusil créé par l'ingénieur-mécanicien Cugnot. Cette arme pesait à peine la moitié de celles qu'on employait alors ; elle était facile à démonter et nettoyer : le Maréchal, enchanté de cette heureuse découverte, se hâta de remplacer les anciens fusils de ses soldats par celui que venait d'inventer l'habile mécanicien.

Mais celui-ci ne devait pas s'en tenir à un travail qui lui semblait peu glorieux. Il construisit une voiture de petite dimension, qui n'avait d'autre moteur que la vapeur. Cette découverte ne reçut aucune application et ne fut considérée que comme une invention curieuse, mais sans but pratique. La première voiture à vapeur établie par Cugnot se voit encore à Paris, au Conservatoire des Arts-et Métiers. C'est une machine assez bien construite, mais qui nous semble maintenant un peu rudimentaire. Cugnot n'en fut pas moins le précurseur de la locomotive.

Laguerre (Nicolas Edmond) (1834-1886)

Né à Bar-le-Duc, Edmond Laguerre fit ses premières études au collège de cette ville, puis au collège Stanislas et à Sainte-Barbe. Dès le début, il s'annonça comme un élève brillant et solide. Non seulement il montrait une merveilleuse aptitude pour les sciences, mais il avait une culture littéraire très variée et très avancée. Il entra en 1853 à l'Ecole Polytechnique avec le n° 3, et en 1855, à l'Ecole d'application de Metz. Bien que l'artillerie devînt sa carrière, sa passion et ses dispositions toutes particulières pour les mathématiques le portaient vers les travaux de science pure. Attaché à la manufacture d'armes de Mützig, puis, comme professeur-adjoint, à l'école d'artillerie de Vincennes, il collaborait dès cette époque à divers recueils publiés par les Société savantes. En 1864, il fut nommé répétiteur des cours de géométrie descriptive à l'Ecole Polytechnique et put dès lors utiliser ses rares connaissances et ses remarquables aptitudes. On lui doit des études très neuves sur les *relations des angles*, les propriétés des *courbes Cassiniennes*, les *génératrices circulaires*, les *coniques homofocales* et les *anticaustiques de la parabole*. Nommé en 1874 examinateur d'entrée à l'Ecole polytechnique, puis professeur au collège de France, il put répandre du haut de sa chaire de Physique mathématique les idées fécondes qu'il avait emmaganisées pendant ses études solitaires. Ses savantes et lumineuses leçons le désignèrent aux suffrages de l'Académie des Sciences, qui après lui avoir décerné le prix Poncelet, lui ouvrit ses portes en 1885. Malheureusement sa santé déjà alterée ne lui permit pas de prendre longtemps

une part active aux travaux de l'Institut. Atteint d'une douloureuse affection de poitrine, il revint mourir dans sa ville natale, le 14 août 1886.

Un architecte, Jean Thiriot, deux horlogers, les Lepaute, et deux graveurs en taille douce, les frères Woériot, nous serviront de transition pour passer aux Meusiens qui se sont illustrés dans l'art.

Thiriot (Jean) (1590-1649).

Jean Thiriot, né à Vignot-sur-Meuse, vers 1590, était le fils d'un maçon. Il commença par être tailleur de pierres et par construire de modestes maisons de paysans. Néanmoins, il sentait au fond de lui une ambitieuse inquiétude qui le poussait à chercher fortune dans un milieu où il pourrait développer plus à l'aise de secrètes aptitudes. Il quitta son village et se rendit à Paris où il espérait trouver de meilleures chances d'avenir. Comme presque toujours, il commença par de nombreuses déceptions. Il avait rêvé de bâtir des palais et dut d'abord se contenter, pour vivre, de travailler aux gages d'un entrepreneur. Il ne se découragea pas cependant et le hasard, qui vient volontiers en aide à ceux qui savent vouloir, le servit à souhait.

Tout en travaillant comme un simple ouvrier, il s'était perfectionné dans l'étude de la coupe des pierres. Il advint qu'en 1611, Marie de Médicis ayant acheté l'hôtel du Luxembourg, se proposa de faire construire sur l'emplacement de cet hôtel une somptueuse demeure dans le goût des palais florentins. Pour activer les travaux, l'architecte de la Reine, Jacques Debrosse, fit appel à tous les ouvriers en bâ-

timents et Jean Thiriot se présenta, trouvant dans cette occurrence l'occasion de gagner un salaire plus élevé et de connaître des personnages qui pourraient plus tard lui être utiles.

Son flair lorrain ne le trompa point, Jacques Debrosse le distingua bientôt parmi les ouvriers les plus zélés et les plus adroits. Il augmenta son salaire et lui confia la direction d'un important atelier de tailleurs de pierres.

Thiriot se voyait déjà sur le chemin de la fortune, quand la soudaine disgrâce de Marie de Médicis vint faucher en herbe ses belles espérances. La reine-mère fut exilée à Blois et les travaux du palais du Luxembourg furent arrêtés. Heureusement pour le jeune lorrain, Jacques Debrosse, qui l'avait pris en amitié, l'employa à la construction du portail de l'église Saint-Gervais, ce qui lui permit de conserver provisoirement une situation avantageuse. Mais l'architecte de la Reine était lui-même devenu suspect et le roi le remplaça. Avant de résigner ses fonctions, Jacques Debrosse recommanda Thiriot à son successeur Clément Métézeau et ce dernier, ayant également apprécié l'habileté du protégé de son prédécesseur, le garda parmi ses employés.

Sept ans se passèrent. Dans cet intervalle, la reine-mère s'était réconciliée avec son fils et Richelieu était arrivé au pouvoir. Jacques Debrosse fut rappelé ; il put achever le palais du Luxembourg et la grande salle des pas perdus du Palais de Justice. Naturellement, il avait repris avec lui son ancien protégé, et au mois de mai 1624, on retrouve Jean Thiriot travaillant sous ses ordres à l'aqueduc d'Arcueil. En 1624, Jacques Debrosse le chargea de la construc-

tion d'un temple protestant à Charenton. Malheureusement, ce fidèle protecteur mourut en 1626, mais avant de mourir, il recommanda Thiriot à Métézeau, l'architecte du Roi. Ce dernier ayant égard à cette recommandation ainsi qu'au mérite du jeune architecte, lui confia la direction des travaux que Louis XIII faisait exécuter au Louvre et aux Tuileries. Lorsque ce monarque vint visiter le palais avec Richelieu, Métézeau présenta son auxiliaire au roi et au cardinal qui lui promirent leur protection. Les événements politiques fournirent bientôt matière à l'exécution de ces promesses.

En 1627, Jean Thiriot fut envoyé à la Rochelle, dont Richelieu faisait le siège, et fut chargé de la construction d'une digue cyclopéenne, qui devait intercepter les communications des assiégés du côté de la mer. Thiriot avait présenté au cardinal les plans et devis de ces importants travaux et l'éminence avait approuvé.

Les travaux consistaient à établir, au nord et au midi de la ville, une digue assez large pour résister aux flots et aux efforts des assiégés. Pour cela, sous le feu de l'ennemi, on échouait de gros blocs, des quartiers de rochers et des moëllons ; mais quand on arriva plus avant, la mer devenant plus profonde, on ne pouvait plus continuer de maçonner à pierres perdues. Alors les architectes imaginèrent de réunir plusieurs vaisseaux par des étriers de fer ; on les remplit de maçonnerie, puis on les échoua et sur cette base solide, on reprit les opérations d'endiguement. Ce travail gigantesque et périlleux fut achevé en 1628 et, après 14 mois d'investissement, les assiégés se rendirent à merci.

Jean Thiriot, qui avait si puissamment contribué au succès du siège, reçut le titre et les émoluments d'*Ingénieur-architecte des bâtiments du Roi*, ainsi que des lettres de noblesse. Peu de temps après, il revint à Vignot où il fit reconstruire la maison de son père, puis il retourna à Paris, reprendre ses hautes fonctions et mourut le 24 janvier 1649, les uns disent à Yères, où il avait une maison de campagne ; les autres, à Saint-Mandé.

Lepaute (J. André) (1709-1789).

J-A. Lepaute, né à Montmédy, s'établit de bonne heure à Paris, perfectionna son art et réussit surtout dans la fabrication des horloges horizontales publiques. Il a laissé un excellent *Traité d'horlogerie.* (1755).

Son frère S-B. Lepaute, né en 1727, mort en 1802, travaillait avec lui. La plupart des horloges ornant les édifices de Paris ont été construites par lui. Il inventa : *la Pendule entretenue en mouvement par un courant d'air ; la Pendule à une seule roue, la Pendule à une roue avec sonnerie sans rouages*, etc.

Les ouvrages des Lepaute, remarquables par leur élégance et leur précision, sont encore aujourd'hui très recherchés par les collectionneurs et les amateurs d'horlogerie.

Woériot (Claude et Pierre) XVI[e] siècle.

Les deux frères Woériot, originaires des environs de Gondrecourt, se sont distingués dans l'art de la gravure en écriture. Leurs travaux : frontispices, ex-libris, reproductions de dessins, sont remarquables

par la sûreté de main, l'élégance et le goût. Pierre Woériot a perfectionné la gravure en taille-douce.

Colson (Jean-Baptiste-Gille) (1680-1762.)

Cet artiste, né à Verdun et mort à Paris. peignit des sujets pour tabatière, à l'encre de chine et au carmin. Louis XV l'employa pour exécuter les miniatures qu'il envoyait dans les cours étrangères. Colson jouit aussi d'une grande vogue pour les portraits au pastel.

Le comédien Bellecourt était son fils.

Beautemps-Beaupré. (Charles-François) 1766-1854.

L'ingénieur Beautemps-Beaupré, à qui ses travaux méritèrent le beau surnom de père de l'hydrographie, naquit à Neuville-le-Pont en 1766.

A la suite de fortes études, poursuivies sous l'intelligente direction de son cousin Buache, chef du dépôt des plans et des cartes de la marine, il obtint à dix-neuf ans son diplôme d'ingénieur. Cinq ans plus tard, ayant fait largement ses preuves en donnant à la marine les cartes du Neptune de la Baltique, il était désigné pour accompagner le contre-amiral d'Entrecastaux envoyé à la recherche de La Pérouse. Il nous rapporta de cette expédition les plans et les cartes des terres visitées et notamment des côtes australiennes : ces travaux, qui auraient suffi à l'illustrer, tombèrent aux mains des Anglais, en sorte que ces derniers purent les utiliser avant la France et nous devancer dans plusieurs découvertes.

Fait prisonnier et retenu en captivité au Cap de Bonne-Espérance, il ne rentra en France qu'après

cinq ans d'absence, mais ce fut pour présider à tous les grands travaux hydrographiques de l'Empire. L'autorité incontestée qu'il s'acquit et les signalés services qu'il rendit à la science lui valurent, avec une glorieuse célébrité, le titre d'ingénieur hydrographe en chef et un fauteuil à l'académie des sciences.



Passionné pour les travaux auxquels il avait voué sa vie, Beautemps-Beaupré ne fut pas seulement un laborieux; comme tous les esprits supérieurs, il eut son étincelle de génie créateur : on lui doit une méthode de levée des places reposant sur la combinaison des relèvements astronomiques avec ceux de la boussole et qui, comme précision, laisse loin derrière elle les méthodes jusqu'alors employées.

La mémoire de Beautemps-Beaupré, un des plus

illustres enfants de la Meuse, s'impose au culte reconnaissant, non seulement de ce département, mais de la France entière.

VI. — ARTISTES

Passons maintenant en revue les artistes proprement dits. Antérieurement à la Révolution, nous trouvons quelques noms de peintres meusiens peu connus : André Moreau, Nicolas surnommé *Il Nicoletto ;* Yard, peintre des évêques de Toul et du roi Stanislas. Mais, pour parler franc, la Meuse n'a produit que deux grands artistes, un sculpteur et un peintre : le premier, Ligier Richier, né au commencement du XVI[e] siècle, et le second, Jules Bastien-Lepage, qui fut notre contemporain :

Richier (Ligier) (1500-1565).

Ligier Richier naquit, dit-on, à Saint-Mihiel. Son père, si l'on en croit l'un de ses biographes, était boulanger. On pense que le Cardinal de Voltaire, abbé titulaire des Bénédictins de Saint-Mihiel et Antoine, duc de Lorraine, frappés des dispositions précoces du jeune Saint-Mihiélois pour les arts du dessin, lui donnèrent les moyens d'aller étudier à Rome, où il aurait été l'un des élèves de Michel-Ange. Quoi qu'il en soit, il revint d'Italie vers 1520 et s'établit comme *tailleur d'images*, à Saint-Mihiel, avec son frère Claude. A partir de cette époque, il travailla merveilleusement le bois et la pierre, et des œuvres nombreuses et originales sortirent de son atelier. Il

sculpta successivement le *Calvaire* de Hattonchâtel, le rétable de l'*Assomption* à Verdun, le *Christ et les larrons* de l'église Saint-Etienne de Bar-le-Duc, et ce terrifiant *squelette*, encore revêtu de lambeaux de chair rongée, qu'on voit dans la même église. On lui doit également de nombreux morceaux de sculpture épars dans les églises de Lorraine, et surtout ce magnifique groupe du *Sépulcre*, placé dans une Chapelle de l'église Saint-Etienne de Saint-Mihiel, et qui est le chef-d'œuvre de l'art lorrain du XVIe siècle. La fin de la vie de Ligier Richier fut attristée par une douloureuse épreuve. Sa fille Bernardine avait épousé un protestant, Pierre Godart. Or, un édit du duc Antoine bannissait sans pitié du sol lorrain « les sectateurs de l'église dite réformée. » Bernardine dut se réfugier à Genève. Le vieil artiste, désolé, s'expatria avec sa femme. Il s'établit près de Bernardine, se fit calviniste et mourut à Genève vers 1565.

Bastien-Lepage (Jules) (1848-1884).

Jules Bastien-Lepage est né à Damvillers d'une famille de cultivateurs aisés. La famille vivait en commun du modeste produit des champs que les Bastien faisaient valoir eux-mêmes, et d'une petite pension dont jouissait le grand-père Lepage. A cinq ans, Jules commença à manifester son aptitude pour le dessin. Au collège de Verdun où il fut envoyé en 1859, son professeur de dessin fut étonné de la justesse de l'œil et de la dextérité de main de ce nouvel élève. Quand il eut fini sa philosophie, il exprima le désir d'aller à Paris étudier la peinture. Grâce à l'intervention d'un ami de la famille, le jeune Bastien, admis dans l'administration des Postes, fut nommé à

Paris et autorisé à suivre les cours de l'école des Beaux-Arts. Il entra à l'atelier Cabanel, après avoir été reçu avec le nº 1. — Ses commencements furent très pénibles. Il était pauvre et obligé de peindre des éventails pour joindre les deux bouts. Ce ne fut qu'au Salon de 1874, que le portrait de son grand-père, exécuté en plein air, attira sur lui l'attention du public. A partir de ce moment, il sortit de l'obscurité et commença à vendre sa peinture. La *Communiante* et le portrait de M. Simon Hayem, en 1875, achevèrent de le classer parmi les artistes d'avenir. Il tint toutes ses promesses : son *Annonciation aux bergers* (1875), les *Foins* (1878), la *Saison d'octobre* (1879), *Jeanne d'Arc* (1880), et ses merveilleux petits portraits, d'une exécution si serrée, d'un sentiment si juste, le rendirent rapidement et justement célèbre. Après un voyage à Londres où il fit le portrait du *Prince de Galles*, il reparut au Salon avec le *Mendiant, le Père Jacques* (1881 et 1882), et la belle toile de l'*Amour au Village* (1883). Mais il était déjà frappé par la maladie. Au printemps suivant, il partit pour l'Algérie où il espérait retrouver la santé. Il en revint mourant et, après de longues journées de douleur, il s'éteignit à Paris, le 10 décembre 1884.

Jules Bastien-Lepage était un maître, un artiste sincère, remarquablement doué. On peut dire qu'il a été le grand peintre des paysans lorrains. De l'ensemble de son œuvre il se dégage une poésie saine et robuste. Ses *Foins*, l'un de ses meilleurs tableaux, ont été acquis par l'Etat et placés au Musée du Luxembourg. Un de ses admirateurs, qui a été aussi son ami de cœur, a écrit sur lui ces vers, que je me permets de reproduire ici :

Ami, tu n'es pas mort. Tout ton pays lorrain,
Tes plaines et tes bois, vivent dans ta peinture,
Et toi, tu revivras chez la race future,
Car ton art a puisé dans une urne d'airain
Santé, vigueur, jeunesse et charme souverain,
Aux fontaines de la Nature.

Nous terminons ce rapide travail biographique par le nom d'un comédien qui, dans la carrière dramatique, a eu pendant quelques années une grande notoriété. Nous voulons parler de

Chilly (Charles-Marie de) (1807-1872).

Chilly est né à Stenay. Il était employé dans une maison de commerce, quand son goût très vif pour le théâtre le poussa à abandonner le comptoir pour les planches. Après avoir joué sur de petits théâtres, il débuta non sans succès à l'Odéon, en 1831. Engagé à la Porte-Saint-Martin et plus tard à l'Ambigu, il devint un des acteurs aimés du public du Boulevard du crime. Il avait un réel talent et s'incarnait merveilleusement dans la personnalité des rôles qu'on lui confiait. Il a créé avec grand succès les rôles de *Rodin* dans le *Juif-Errant* et de *Shylock* dans le *Marchand de Venise.* Après avoir dirigé l'Ambigu, il succéda à M. de la Rounat dans la direction de l'Odéon et se montra aussi habile administrateur qu'il avait été excellent comédien.

Il mourut à Paris le 11 juin 1872.

FIN

Saint-Amand, (Cher). — Imp. DESTENAY Bussière Frères.

